This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY

OF THE

DIVINITY SCHOOL.

DEC 5 1

DUPLICATE
HARVARD COLLEGE LIBRARY
SOLD

not sold.

DUPLICATE
HARVARD COLLEGE LIBRARY
SOLD

not sold.

VOYAGES MERVEILLEUX

DE

SAINT BRANDAN

TIRÉ
A PETIT NOMBRE

LES

VOYAGES MERVEILLEUX

DE

SAINT BRANDAN

A LA RECHERCHE

DU

PARADIS TERRESTRE

LÉGENDE EN VERS

DU XIIe SIÈCLE

publiée

D'après le Manuscrit du Musée Britannique

AVEC INTRODUCTION PAR

FRANCISQUE-MICHEL

PARIS

A. CLAUDIN, ÉDITEUR

3, Rue Guénégaud, 3

MDCCCLXXVIII

Y71
B837vo
1878

INTRODUCTION

N racontait que, vers le milieu du VIe siècle, un moine nommé *Barontus*, revenant de courir la mer, vint demander l'hospitalité au monastère de Cluainfert. L'abbé Brandan le pria de réjouir les frères par le récit des *merveilles de Dieu qu'il avait vues dans la grande mer*. Barontus leur révéla l'existence d'une île entourée de brouillards, où il avait laissé son disciple Mernoc : c'est la *terre de Promission* que Dieu réserve à ses saints. Brandan, avec dix-sept de ses religieux, voulut aller à la recherche de cette terre mystérieuse. Ils montèrent sur une barque de cuir, n'emportant pour toute provision qu'une outre de beurre pour graisser les peaux. Durant sept années, ils vécurent ainsi dans leur barque, abandonnant à

Dieu la voile et le gouvernail, et ne s'arrêtant que pour célébrer les fêtes de Noël et de Pâques, sur le dos du roi des poissons, *Jasconius*. Chaque pas de cette odyssée monacale est une merveille ; chaque île est un monastère, où les bizarreries d'une nature fantastique répondent aux étrangetés d'une vie tout idéale. Ici c'est l'*Ile des Brebis*, où ces animaux se gouvernent eux-mêmes selon leurs propres lois ; ailleurs, le *Paradis des Oiseaux*, où la race ailée vit selon la règle des religieux, chantant matines et laudes aux heures canoniques. Brandan et ses compagnons y célèbrent la Pâque avec les oiseaux, et y restent cinquante jours, nourris uniquement du chant de leurs hôtes. Ailleurs, c'est l'*Ile Délicieuse*, idéal de la vie monastique au milieu des flots. Aucune nécessité matérielle ne s'y fait sentir ; les lampes s'allument d'elles-mêmes pour les offices et ne se consument jamais ; c'est une lumière spirituelle. Un silence absolu règne dans toute l'île ; chacun sait au juste quand il mourra ; on n'y ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, ni maladie de corps ou d'esprit. Tout cela dure depuis saint Patrice, qui l'a réglé ainsi. La *Terre de Promission* est plus merveilleuse encore : il y fait un jour perpétuel ; toutes les herbes y ont des fleurs, tous les arbres des fruits. Quelques hommes pri-

vilégiés seuls l'ont visitée. A leur retour, on s'en aperçoit au parfum que leurs vêtements gardent pendant quarante jours (1).

Telle est l'analyse que M. Renan donne de la fameuse légende de saint Brandan. Ce rapide aperçu, destiné aux gens du monde friands de beau style, peut leur suffire; mais il est incomplet, et les amis des anciens textes français que rebuterait la lecture d'un vieux poëme anglo-normand dépourvu de glossaire, ne sauraient se passer d'un tel conducteur au milieu des obscurités du langage d'un copiste ignorant. Nul doute que ce ne soient ces difficultés qui aient fait reculer les lynx de l'école allemande, occupés à glaner dans un champ moissonné bien avant eux.

Après l'exposé de la légende de saint Brandan par M. Renan, l'éminent écrivain continue ainsi : « Au milieu de ces rêves apparaît avec une surprenante vérité le sentiment pittoresque des navigations polaires : la transparence de la mer, les aspects des banquises et des îles de glace fondant au soleil, les phénomènes volcaniques de l'Islande, les jeux des cétacés, la physionomie si caractérisée des *fiords* de la Norvége, les brumes su-

(1) *Essais de Morale et de Critique,* par Ernest Renan, troisième édition. Paris, 1868, in-8, p. 44, 445. (*La Poésie des races celtiques.*)

VOYAGES MERVEILLEUX

DE

SAINT BRANDAN

Avant lui, avant nous-même (1), l'abbé de la Rue avait fait connaître le poëme que nous publions ici (2). Il est conservé au Musée Britannique, dans la Bibliothèque Cottonienne, sous la marque *Vespasianus,*

Bauduin de Sebourc, qui s'en est emparé après l'avoir travestie d'une façon étrange. Arrivé au Paradis,

Plainté vit Baudewins ou liu terrestre droit;
Aussi fist Pollibans, qui aveuc lui estoit,
Qui puis fu *sains Brandons* appellés de son droit.
A Saint-Amant, à Bruges, illoec on trouveroit
Cheste matere-chi, qui veioir l'i vauroit.

Chant XV, v. 323; t. II, p. 54.

Encor poet-on, à Bruges, saint Brandon voir trouver,
Ou moustier Saint-Amant le fait-on aourer;
Et sa vie tesmongne, qui point n'en doit fausser,
Qu'avoec Baudewin fu en palagre de mer
En paradis terrestre et à Judas parler;
Et fu si près d'enfer, che est chertain et clair,
Que de brandons le virent li deable geter,
Et pour che le poet-on *saint Brandon* appeler.
Munes fu d'une abbie et abbés volt finer,
Ensi con vous orrés ou livre raconter.

Ibid., v. 581; t. II, p. 61.

(1) *Roman de la Violette,* etc. Paris, 1834, in-8, p. xlviij. — *Rapports au ministre de l'Instruction publique,* dans la *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France,* etc. Paris, MDCCCXXXIV, in-4, p. 165-170.

(2) *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères,* etc., t. II, p. 66-87.

B. X., et commence au folio 1 recto. Le début de l'ouvrage montre qu'il fut composé par l'ordre d'Alix de Louvain, femme d'Henri Ier, roi d'Angleterre, c'est-à-dire vers 1121 ; mais le manuscrit est loin d'avoir cet âge, et le copiste, en reproduisant un original plus ancien, a considérablement gâté un texte qui autrement eût été des plus précieux. Nous nous sommes borné à le présenter tel qu'il est, sans aucune tentative pour l'éclaircir, si ce n'est par une ponctuation sévère, une accentuation des plus sobres, et une analyse destinée à remplacer un glossaire-index.

Après un exorde où l'auteur fait l'éloge de « donna Aaliz (1), » et présente à la reine les compliments d'un « danz Benediz » auquel il donne le titre d'*apostoiles,*

---

(1) De son côté, un autre rimeur de l'époque s'exprime ainsi sur son compte au début de son Bestiaire :

Philippe de Taun en franceise raisun
Ad estrait Bestiaire, un livere de gramaire,
Pur l'onur d'une gemme, ki mult est bele femme ;
Aliz est numée, reïne est corunée ;
Reïne est de Engleterre, sa ame n'ait jà guere !
En ebreu en verité est *Aliz* laus de Dé.

Popular Treatises on Science written during the Middle Ages, edit. by Thomas Wright. London, M.DCCC.XLI, in-8, p. 74. Cf. *Biographia Britannica literaria,* vol. II (Anglo-Norman Period), p. 154.

plus généralement affecté au pape (vers 1-18), le rimeur entame la biographie de saint Brandan et le suit jusqu'au moment où, devenu moine, puis abbé, le descendant des rois d'Irlande conçut l'idée d'aller à la découverte du Paradis terrestre (19-47). Il voudrait voir également le séjour des bienheureux et des damnés (61-72). Il commence par se confesser à un saint hermite nommé *Barinz*, et lui demande conseil. Celui-ci lui raconte ce qu'il avait vu sur terre et sur mer dans un voyage à la recherche de son filleul, nommé *Mernoc* (73-86). Plus curieux et plus aventureux que son abbé et son parrain, Mernoc s'était mis en mer et avait abordé dans une île où il avait respiré le parfum des fleurs du Paradis et entendu les concerts des anges (87-100). Plus résolu que jamais à faire son pèlerinage, Brandan choisit quatorze de ses meilleurs moines et leur fait part de son projet. Tous l'approuvent et lui demandent de l'accompagner. Il y consent et fait ses préparatifs de voyage (101-156). Il se met en route vers la grande mer, et vient à un endroit dont l'auteur donne la description (157-172). Une barque y est construite et revêtue de cuirs de bœuf, puis avitaillée pour quarante jours seulement (173-184).

A peine le pieux voyageur est-il embarqué qu'il voit

accourir vers lui trois de ses moines, qui le supplient de les prendre avec lui. Brandan prévoit que deux d'entre eux tourneront à mal; toutefois il bénit tous ses compagnons de voyage, et ils gagnent la haute mer (185-218). Après avoir navigué pendant quinze jours, le vent tombe, et le courage des moines commence à faiblir. Brandan cherche à le leur remonter, et nos navigateurs novices voguent à la rame sans savoir où ils vont, mais à bout de force et de vivres, et en proie à une grande frayeur (219-240). Au bout d'un mois, ils voient une grande terre vers laquelle le vent les pousse, mais sans aucun point où ils puissent aborder; ce n'est que trois jours après qu'ils trouvent un port, où ils débarquent (246-260). Ils vont de là à un château merveilleux, mais désert. Brandan envoie ses moines à la découverte, et ils reviennent chargés de vivres et d'objets de prix. Après un bon repas, ils se livrent au repos (261-308).

Ils étaient endormis, quand l'un d'eux, tenté par le démon, se lève et dérobe un hanap d'or. Brandan le voit, mais ne le démasque que trois jours après, et prédit la mort du coupable en dépit de ses suppliantes ardeurs (309-340). C'est en vain que le diable intervient; le larron meurt, mais non sans avoir reçu l'absolution

et la communion (341-354). Arrive un messager avec des provisions et des paroles d'encouragement, et, ayant repris la mer, ils arrivent à *l'Ile des Brebis* (355-390). Brandan leur annonce qu'ils y passeront trois jours et y feront la Pâque. Le samedi, un autre messager vient leur apporter du pain, et leur donne des particularités concernant le pays et des instructions sur leur route (391-434).

Brandan remet à la voile et prend terre dans une autre île, où ils célèbrent l'office de la nuit et du matin et apprêtent ensuite leur repas; mais, à peine sont-ils assis qu'à leur grande frayeur l'île se met en mouvement. Le saint leur explique que ce n'est pas une terre, mais un poisson gigantesque (435-479).

Continuant leur odyssée, nos voyageurs abordent au *Paradis des Oiseaux*. L'un d'eux parle à Brandan; il lui raconte par quel concours de circonstances d'anges ils sont devenus des hôtes de l'air, et il lui prédit l'avenir (480-553). Rigoureux observateurs de la règle, les pieux cénobites n'omettent rien de leurs dévotions; ils reçoivent plusieurs visites de cette espèce d'ange gardien, et repartent après avoir radoubé leur barque (534-621). Pendant quatre mois, ils continuent à courir la mer sans pouvoir aborder; ce n'est que le

sixième qu'ils peuvent prendre terre et calmer leur soif (622-654). Un vieux moine accourt à la rencontre de Brandan avec les plus grandes marques de respect; il le conduit, avec les autres, vers son abbaye, d'où sortent en procession, pour les recevoir, l'abbé et tous ses religieux (655-695). Après un office de courte durée, un repas leur est servi, pendant lequel tous se taisent, si ce n'est les lecteurs. On se rend ensuite à l'église, puis au dehors, et l'abbé raconte aux nouveaux venus les particularités de la maison et de son fondateur, saint Albeu (696-779).

A l'octave de l'Épiphanie, Brandan et ses compagnons reprennent la mer. En proie à une soif ardente, ceux-ci boivent outre mesure, sourds aux recommandations de leur abbé. Il les ramène dans le pays où ils avaient été l'année précédente, leur vieil hôte leur prodigue des soins, et ils font la Cène. Le Samedi saint ils s'éloignent et naviguent sur le poisson, gardien fidèle de la chaudière qu'ils avaient laissée sur lui. C'est là qu'ils célèbrent la Pâque (780-845) (1). Ils visitent

(1) Le même récit concernant la baleine se trouve dans le Bestiaire de Philippe de Than :

Cetus ceo est mult grant beste, tut tens en mer converse;
Le sablon de mer prent, sur sun dos l'estent,

de nouveau l'*Ile des Oiseaux* (1), et n'y sont pas plus mal accueillis. A leur départ, un des hôtes de ce lieu descend des plaines de l'air et, comme la première fois, il annonce aux voyageurs ce qu'ils feront. Au moment de la séparation, ceux-ci et le vieillard fondent en larmes (846-893).

Poussés à l'ouest par le vent, ils rencontrent une mer dormante sur laquelle ils ne voguent qu'avec peine et où ils souffrent du froid (2). Deux monstres marins

---

Sur mer s'esdrecerat, en pais si esterat.
Li notuners la veit, quide que ille sait,
Iloc vait ariver sun cunrei aprester.
Li balain le fu sent e la nef e la gent :
Lores se plungerat, si il pot, si's neierat.

Popular Treatises on Science, etc., p. 108.

Dans le Livre d'Exeter, il y a une curieuse description, en vers anglo-saxons, de la baleine, description qui ressemble d'une manière frappante à l'article correspondant du vieux trouvère. Voyez *Codex Exoniensis, a Collection of Anglo-Saxon Poetry*, publ. by Benjamin Thorpe. London, 1842, grand in-8, p. 360-365.

(1) La carte catalane de Gabriel de Vall-Secqua, datée de 1439, et sur laquelle figure l'archipel des Açores, offre en cet endroit une légende avec le nom de *la Ylla de Osels*. Voyez *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan Atlantique*, etc. (Paris, 1845, in-8, p. 32), par M. d'Avezac, auteur d'un autre Mémoire paru la même année sous ce titre : *Les Iles fantastiques de l'Océan occidental.*

(2) Serait-ce cette mer betée dont le nom employé pour désigner

viennent accroître leurs angoisses par la vue d'un combat acharné qui se termine par la mort de l'un d'eux (894-953). Le lendemain ils débarquent et voient échouer au rivage une portion du poisson. Ils s'en repaissent, et se ravitaillent pour trois mois (954-1001).

---

une mer lointaine, figure dans le *Roman de la Charrette*, v. 3009, dans la *Chanson d'Antioche*, § VII, v. 115, dans celle d'*Aubri le Bourguignon* (Ms. français de la Bibliothèque nationale, n° 860, fol. 206 recto, col. 2, v. 23), et dans celle de *Fierabras* en provençal, édit. d'I. Bekker, v. 2747; dans le *Roman du comte de Poitiers*, p. 53, v. 1263; dans celui du *Renart*, t. III, p. 309; et dans celui de *Bauduin de Sebourc*, ch. XVI, v. 1156, t. II, p. 122? M. Littré, donnant place, à l'article 2 *Béton* de son grand Dictionnaire (tome 1, p. 335, col. 2), à l'adjectif *betée*, le traduit par cet autre, *gelée*; mais il est permis de s'élever contre une pareille interprétation. C'est dans la mer betée que l'auteur de l'*Image du Monde*, chapitre d'*Aufrique et de ses regions*, place l'Atlantide de Platon, se prononçant ainsi sur une question qui depuis a tant divisé les savants. Or, que fait dire le philosophe grec à l'un des interlocuteurs de son *Timée*? « L'île Atlantide s'enfonça dans les eaux et disparut: d'où vient que maintenant encore on ne peut parcourir cette mer et la connaître, parce que la navigation est empêchée par la vase très-profonde que l'île a formée en s'abîmant. » (*Études sur le Timée de Platon*, par Th.-H. Martin. Paris, 1841, in-8°, t. I, p. 79.) Sans recourir à d'autres autorités, par exemple, au *Fierabras* français publié en 1860, où, p. 86, v. 2840, *roge mer* est donné comme l'équivalent de *mar betada*, sans alléguer non plus le Livre de Sydrac, cité par Raynouard (*Lexique roman*, t. II, p. 216, col. 2), on peut affirmer que cet adjectif, qu'il n'a pas plus compris que M. Littré, signifie *coagulée*, conservant ainsi un vague souvenir d'une tradition antique.

b.

A ce combat en succède un autre entre un griffon et un dragon; il se termine par la mort du premier (1002-1031).

Le jour de la fête de saint Pierre, Brandan célèbre la messe avec des éclats de voix qui effraient ses compagnons entourés de monstres marins; mais, au lieu de leur faire du mal, ceux-ci prennent part à la fête et se dispersent ensuite (1032-1063).

Le premier spectacle qui se présente après aux yeux de nos voyageurs est celui d'un riche pilier qui soutenait en mer un pavillon splendide somptueusement meublé. Brandan cingle de ce côté, célèbre la messe sur un autel d'émeraude, et s'éloigne en emportant un calice de cristal des plus précieux (1064-1097); mais bientôt la scène change : c'est un lieu horrible. Les moines cherchent à s'en éloigner; mais le vent les y pousse, et leur guide les informe qu'ils sont à la bouche de l'Enfer. Le trouvère donne la description du séjour des damnés (1098-1211) (1).

---

(1) Dans *Aliscans*, p. 171, v. 5731, le roi Margot de Bocident est représenté comme tenant en fief les tours d'Arcaise, dessous l'abîme d'où sort le vent. Suivant le bruit populaire, c'est là que descendait Lucifer. Après ce royaume il n'y avait que Sagittaire et Néron. qui vivaient d'épices et d'odeur de pimènt, le blé faisant complétement défaut dans ce canton reculé. Non loin se trouvait le grand arbre qui fendait deux fois l'an « *par rajonisement.* » Cet arbre, que saint Bran-

Plus loin, Brandan rencontre un rocher sur lequel se tenait un homme nud, qui embrassait un pilier pour résister à la fureur des flots. Aux questions du saint homme, Judas Iscariote (car c'était lui) raconte sa lamentable biographie, terminée par un suicide. Bran-

---

dan ne semble pas avoir vu, est mentionné dans une autre chanson de geste du même cycle (Ms. de la Bibliothèque nationale, n° 375, fol. 266 recto, col. 4, v. 46) et dans *li Romans de Bauduin de Sebourc,* chap. XXII, v. 284 et 307; t. II, p. 283, 284. Il est probable que cet arbre qui fend n'est autre chose que l'Arbre Sec, nommé et décrit à la p. 53 du même tome II, et nommé aussi dans le *Roman du comte de Poitiers,* p. 54 et 68, v. 1287 et 1636. Nos vieux rimeurs appelaient ainsi un pays fabuleux, qu'ils plaçaient à l'extrémité orientale de l'Asie. L'émir du Sec-Arbre, ou d'Outre le Sec-Arbre, est l'un des personnages du *Jeu de saint Nicolas,* par Jean Bodel, d'Arras. Voyez le *Théâtre Français au moyen âge,* p. 171, 173, 175. Enfin, dans le *Proprietez des Bestes,* publié par M. Berger de Xivrey (*Traditions tératologiques,* etc. Paris, M DCCC XXXVI, in-8, p. 541), il est fait mention de la fontaine de Paradis, « sur laquelle est l'arbre sec, qu'on nomme *l'arbre de vie,* qui depuis assechea par le péché d'Adam. » La rue de l'Arbre-Sec, qui prend depuis le derrière de Saint-Germain l'Auxerrois, jusqu'à la rue Saint-Honoré, a tiré son nom d'une vieille enseigne que l'on voyait encore du temps de Sauval (*Hist. et Antiquités de la ville de Paris,* t. Ier, p. 109), et dont le sujet avait été emprunté à la légende.

Dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* livraison de mars 1845, p. 187-194, on lit une Notice sur l'Arbre du Soleil, ou Arbre Sec, décrit dans la relation du voyage de Marco Polo, par M. Roux de Rochelle.

dan ne voit rien du supplice de ce misérable; mais il apprend que Judas n'a de répit que tous les dimanches du matin jusqu'au soir, depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, de Pâques à la Pentecôte et aux fêtes de sainte Marie (1212-1439).

Ému de pitié, Brandan pleure à chaudes larmes, et fait à Judas quelques questions au sujet d'un drap qui lui couvrait la face et de la pierre sur laquelle il était assis. Les démons s'apprêtant à tourmenter leur victime, le saint la protége contre eux (1440-1487).

Brandan se remet en route avec ses compagnons, tous confiant en Dieu. S'étant comptés, ils trouvent que l'un d'eux manque à l'appel, et leur abbé leur dit de ne point s'en inquiéter attendu qu'il est jugé (1488-1505).

Arrivé à un pic isolé qui se dresse dans la mer, Brandan leur annonce qu'il débarquera seul et leur défend de le suivre. Il gravit la montagne et marche assez longtemps sans rien rencontrer. Il arrive à la fin à une cabane, d'où sort un homme qui semblait religieux. Celui-ci appelle Brandan, le baise et lui dit d'amener tous ses compagnons. Brandan les fait venir, et l'ermite (car c'en était un) les reçoit avec les mêmes témoignages d'amitié. Il se nomme et donne des détails sur sa vie (1506-1563). Le plus curieux est qu'il avait

pour unique serviteur et pourvoyeur une loutre. Au bout de trente ans, cet animal ayant discontinué ses services, l'ermite Paul avait vécu d'eau pure et ainsi atteint l'âge de cent quarante ans. Il finit par prédire à son auditeur qu'il arrivera au Paradis qu'il avait en vue, et il le congédie en lui donnant de cette eau merveilleuse qui apaise la faim comme la soif (1564-1607).

Brandan reprend la mer et relâche le Jeudi saint. Le jour suivant, ses moines et lui vont au poisson et y font la fête comme les années précédentes (1608-1621). Ils se rembarquent ensuite et se dirigent vers l'*Ile des Oiseaux*. Ils y séjournent deux mois et attendent la bonne conduite de l'hôte obligeant qui doit faire route avec eux. Le brave homme les avitaille de son mieux. Ainsi lestés, ils voguent pendant quarante jours sans voir autre chose que le ciel et l'eau (1622-1643). Enfin nos pèlerins approchent de la nuée qui enveloppe le Paradis ; le trouvère en donne une longue description avant de passer à celle du Paradis, où ils arrivent après avoir mis trois jours à franchir cette atmosphère (1644-1702). Brandan et ses compagnons tendent tout droit à la porte ; mais ils sont arrêtés par des dragons de feu et par un glaive suspendu à l'entrée. Bientôt s'offre à leur vue un beau jouvencel, messager

de Dieu, qui les invite à descendre. Ils le suivent, et contemplent toutes les merveilles du Paradis terrestre (1703-1765). Brandan ravi de tout ce qu'il voit, et des concerts par lesquels les anges célèbrent leur arrivée, voudrait pénétrer dans le séjour des bienheureux ; mais il en est empêché par son conducteur, qui, après lui avoir fait part de cette défense, lui annonce qu'il sera plus heureux une autre fois et l'engage à emporter des pierres de l'endroit pour se consoler (1766-1799). Brandan s'en va porteur de ces souvenirs, sous la conduite du même jouvencel et muni de sa bénédiction. Les pèlerins laissent leur hôte dans le Paradis, et, après une heureuse navigation de trois mois, ils sont de retour en Irlande. La nouvelle s'en étant répandue dans le pays, la joie est universelle. Brandan raconte à ses moines tous les détails de son odyssée, et, à son exemple, plusieurs d'entre eux deviennent des saints. Arrivé au terme de sa carrière, le pieux abbé va au séjour que Dieu lui avait destiné, laissant le souvenir d'une vie pleine d'édification (1800-1833).

L'analyse que nous venons de donner était d'autant plus nécessaire, que le vieux texte anglo-normand est plus obscur et se refuse au secours qu'un autre pourrait recevoir d'un glossaire. Un savant philologue

allemand, M. Hermann Suchier, a publié en entier, pour la première fois, le poëme du manuscrit cottonien; mais comment l'a-t-il reproduit? A l'allemande, c'est-à-dire *diplomatico more*, sans ponctuation ni aucun des autres signes sans lesquels un ouvrage en langue vulgaire du XIIe siècle est à peu près inintelligible, si ce n'est pour quelques adeptes dont le nombre ne dépasse point celui des doigts de la main. Si nous avions à justifier cette reprise d'un poëme déjà mis complétement en lumière, nous ajouterions qu'il est presque noyé dans un recueil allemand peu répandu chez nous, bien qu'il renferme d'assez bonnes choses.

La rédaction originale du trouvère anonyme que nous publions pour la seconde fois, fut revue et corrigée au XIIIe siècle; nous avons ce *rifacimento* dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, coté Belles-Lettres Françaises n° 283, in-folio. Il commence ainsi au recto du feuillet c j., col. 3 :

Seignor, oiés que jo dirai.
D'un saint home vos conterai :
D'Yrlande estoit, Brandans ot non,
Molt ert de grant religion.

Icist bons hom fu nés de rois,
Del lignage fu as Yrois;
Porce qu'il ert de roial lin,
Entendi miex à bone fin.
Bien sot que l'Escripture dit :
Qui de cest mont fuit le delit,
O Deu el ciel tant en avra
Que plus demander n'en saffra.
Por ce guerpi les roials oires,
Les fauses onurs por les voires.
Dras de moine, por estre vil
En cest siecle com en escil,
Si reçut l'ordre et les abis,
Puis fu abés par force eslis.
Par l'art de lui molt en i vindrent.
Et qui à l'ordre bien se tindrent.
Iij. M. moines par divers lieus
Avoit sos lui Brandans li pieus,
Et de lui prisent tot example
Par sa vertu, que molt fu ample.
L'abés Brandans ot en purpens,
Com cil qui estoit de grant sens,
De grans conseus et de molt ruistes,
Comme cil qui estoit forment vistes;
De Deu proier ne faisoit fin
Por lui et por trestot son lin
Et por les mors et por les vis,
Car à trestot estoit amis;

Mais d'une rien li prist talent,
Dont il prioit Deu plus sovent,
Qu'il li mostrast cel paradis
U Adans fu premiers assis,
Icel qui fu nostre yreté,
Dont nos somes desireté, etc.

La rédaction française dont nous venons de donner le début, et que feu Jubinal a eu le tort de négliger, se termine ainsi au folio c. v. verso, col. 4, du manuscrit de l'Arsenal :

Quant vint li tans que il fina,
Rala où Dex li destina;
El regne Deu là rala-il,
Par lui en vont pluisor que mil.
Li Rois del ciel doinst paradis
A nos et à tos nos amis !
Dites *Amen,* que Dex l'otroit,
Si faites bien et tos tans droit :
Dex vos fera le grant pardon,
Si com il fist saint Lasaron.

Explicit de saint Brandan.

LA LÉGENDE

DE

SAINT BRANDAN

ONNA Aaliz la reïne,
Par qui valdrat lei divine,
Par qui creistrat lei de terre,
E remandrat tante guerre
Por les armes Henri lu rei
E par le cunseil qui ert en tei,
Salvet tei mil e mil feiz
Li apostoiles danz Benediz.
Que comandas ço ad enpris,
10. Secund sun sens entremis,
En letre mis e en romanz,
E si cum fud li teons cumanz,

De saint Brendan, le bon abeth;
Mais tu l' defent ne seit gabeth.
Quant dit que set e fait que peot,
Itel servant blasmer n'esteot;
Mais si qui peot e ne voile,
Dreiz est que cil mult se doile.
Icist seinz Deu fud ned de reis,
De naisance fud des Ireis;
Pur ço que fud de real lin,
Puroc entent à noble fin.
Ben sout que le Scripture dit :
Ki de cest mund fuit le delit,
Del Deu de cel tant en aurat
Que plus demander ne saurat.
Puroc guerpit cist reials eirs
Les fals honurs pur iceals veirs;
Dras de moine, pur estre vil
En cest secle, cum en eisil,
Prist e l'ordre e les habiz;
Puis fud abés par force esliz.
Par art de lui mult vindrent,

Qui a le ordre bein se tindre[nt];
Tres mil suz lui par divers leus
Munies aveit Brandan li pius,
De lui pernanz tuz ensample
Par sa vertud, que est ample.
Li abés Brendan prist en purpens,
40. Cum home qui est de mult grant sens,
De grant cunseilz e de vustes,
Cum cil qui est forment justes,
De Deu prier ne fereit fin
Pur sei e pur trestut sun lin
E pur les morz e pur les vifs,
Quer a trestuz ert amis;
Mais de une en li prist talent,
Dunt Deu prier prent plus suvent,
Que lui mustrat cel paraïs
50. U Adam fud primes asis :
Icel qui est nostre heritet,
Dun nus fumes deseritet.
Bien creit qu'ileoc ad grant glorie,
Si cum nus dit veire storie ;

Mais nepurcant voldreit vetheir
U il devreit par dreit setheir;
Mais par peccet Adam forfist,
Purquei sei e nus fors mist.
Deu en priet tenablement,
60. Çel lui mustret veablement.
Ainz qu'il murget voldreit vetheir
Quel sed li bon devrunt aveir,
Quel lu li mal aveir devrunt,
Quel merite il recevrunt.
Enfern pried vetheir oveoc
E quels peines aurunt ileoc
Icil felun qui par orguil
Ja prennent par eols escuil
De gurrer Deu e la lei,
70. Ne entre eols n'en unt amur ne fai.
Iço dunt lui pris est desir,
Voldrat Brandans par Deu sentir.
Od sei primes cunseilz enprent
Qu'à un Deu serf confès se rent.
Barinz out nun cil ermite,

Murs out bons e sainte vitte.
Li fedeilz Deu en bois estout,
Tres cenz moines od lui out;
De lui prendrat conseil e los,
80. De lui voldrat aveir ados.
Cil li mustrat par plusurs diz
Beals ensamples e bons espiz,
Que il vit en mer e en terre,
Quant son filiol alat querre.
Ço fud Mernoc, qui fud frerre
Del liu ù cist abés ere;
Mais de ço fud mult voluntif
Que fust ailurs e plus sultif
Par sun abeth e sun parin.
90. En mer se mist en un evain,
Quer puis devint en itel lu
U nuls n'entret fors sul li piu :
Ço fud en mer, en un isle,
U mals orrez nuls ne tisle,
U fud poüz de tel odur
Que en paraïs gettent li flur;

Quer del isle tant près en fud
U ainz Mernoc esteit curud.
De paraïs oüt la vie,
100. E les angeles oüt l'ordie;
E puis Barinz là le requist
U vit iço que Brandans dist.
Quant ot Brandan la veüe
Que cist ont là receüe,
De meilz en creit le soen conseil,
E plus enprent sun apareil;
De ses munies quatorze eslist,
Tuz les meilurs qu'il i vit,
E dit lur ad le soen purpens :
110. Saurat par eols si ço est sens.
Quant oïrent iço de lui,
Dunc en parlerent dui e dui;
Respundent-lui comunament
Que ço enprist vassalment;
Prierent-l'en que s' meint od sei,
Cum les seons filz soürs en fei.
Ço dist Brandan : « Pur cel vos di

Que de vos voil ainz estre fi
Que jo d'ici vos enmeinge,
120. Al repenter puis m'en prenge. »
Cil promettent suvrance,
Pur eols ne seit demurance.
Dunc prent li abés iceols illiz,
Puis que out oït d'els les diz.
En capitel les ad menez,
Iloec lur dist cum home senez :
« Seignurs, ço que pensed avum,
Cum el est gref nus ne savum;
Mais prium Deu que nus enseint,
130. Par sun plaisir là nus enmaint.
E enz el nun al Saint-Espirit
Juine faimes, que là nus juit,
E junum la quarenteine
Sur les treis jurs de la semaine. »
Dunc n'i ad nul qui se target
De ço faire qu'il lur charget,
Ne li abés n'en nuit ne jurn
Des ureisons ne fait tresturn

De ci que Deus li enveiat
140. Le angel del cel qui l'aveiat
De tut l'eire cum il irat.
Enz en sun quer cil aspirat,
Que très-bien veit e certement
Cum Deus voldrat seon alment.
Dunc prent congé à ses freres,
Asquels il est mult dulz peres,
E dist lur ad de seon eire
Cument à Deu le voleit creire.
A sun priur tuz les concreit,
150. Dist-lui cument guarder les deit,
Cumandet eals lui obéir,
Cum lur abet mult bien servir;
Puis lur baiset Brandan e vait.
Plurent trestuit par grant dehait,
Que mener ne volt lur peres
Fors quatorze de lur freres.
Vait s'en Brandan vers le grand mer,
U sout par Deu que dout entrer.
Unc ne turnat vers sun parent,

160. En plus cher leu aler entent.
Alat tant qu'en terre dure,
Del sujurner ne prist cure,
Vint al roceit que li vilain
Or apelent *le Salt Brandan.*
Icil s'estent durement luin
Sur l'occean sicume un gruign,
E sur le gruign aveit un port
Par unt la mer receit un gort;
Mais petiz ert e mult estreits.
170. Del derube veneit tuz drez
Altre, ço crei, avant cestui.
Ne descendit alval cel pui.
Ci aloeces fist atraire,
Mairen dunt sa nef fist faire,
Tut dedenz de fust sapin.
Defors la volst de quir bovin,
Juindre la fist, que sculance
Od l'unde fust e curance;
Ustilz i mist tant cum estout
180. E cum la nef porter en pout;

La guarisun i mist odveoc
Qui il aveint portet ileoc;
Ne plus que a quarante dis,
De viande n'i out enz mis.
Dist as freres : « Entrez en enz;
Deus graciez ; bons est li venz. »
Entrent tuit, et il après.
Ast-vos jà tres çuranz adès,
A haltes voiz Brandan criant
190. E lor palmes vers lui tendant :
« De ton muster sumes meüd
E desque ci t'avum seüd.
Lai-nus, abés, à tei entrer
E od tei douz par mer errer. »
Il les cunut e si's receit,
Qu'en avendrat bien le purveit.
Ço que par Deu le abés purvit,
Ne lur celet, ains lur ad dist :
« Les dous de vus aurat Satan
200. Od Abiron e od Dathan.
Le tierz de vus mult ert temptez ;

Mais par Deu ert bien sustentez. »
Quant out ço dist, l'abés Brandans
Dunt drechet sus ambes les mains,
E Deu priet escordement
Les seons fetheilz guart de turment;
E puis levet sus la destre,
Tuz les signet li sainz prestre.
Drechent le mast, tendent le viel,
210. Vunt s'en à plain li Deu fetheil.
Le orrez lur vint del orient,
Qui's enmeinet vers occident.
Tutes perdent les veüthes,
Fors la mer e des nues;
Pur le bon vent ne s'enseignent,
Mais de nager mult se peinent
E desirent peiner lur cors
A ço vetheir pur quei vunt fors.
Si cururent par quinze jurs
220. Desque li venz tuz lur fud gurz.
Dunc s'amaient tuit li frere
Pur le vent qui falit ere.

Li abés dunc les amonestet,
Que curages unc ne cesset :
« Metez-vus en Deu maneie,
E n'i ait nul qui s'esmaie.
Quant averez vent, siglez sulunc;
Cum venz n'iert, nagez idunc. »
As aviruns dunc se metent,
230. La grace Deu mult regretent,
Quer ne sevent quel part aler
Ne quels cordes deient aler,
Quel part beltrer, quel part tendre,
Ne ù devrunt lur curs prendre.
Un meis sanz vent nagent tut plein
Tuit li frere par nul desdeign.
Tant cum durat lur vitaile,
Pener poürent sanz defaile;
Force perdent e viande :
240. Puroc oürent poür grande.
Cum lur avient li granz busuinz,
A ses fetheilz Deus n'est luinz :
Puroc ne deit home mescreire,

Si cil enprent pur Deu eire;
Tant en face cum faire pout,
Deus li truverat ço que lui estout.
Terre veient grande e halte;
Li venz lur vient san[z] defalte,
Qui de nager erent penet.
250. Sanz tuz travalz là sunt menet;
Mais n'i truvent nul entrethe
U lur nif fust eschipede,
Quer li rocheiz ert aclose,
U nul d'eals entrer n'ose.
Halt sunt li pui en lur tendant
E sur la mer en luin pendant.
Des creos desuz la mer resurt,
Pur quei peril i at mult fort.
Amunt, aval, port i quistrent
260. E al querre treis jurs mistrent.
Un port truvent, là se sunt mis,
Qui fud trenched al liois bis;
Mais n'i unt veu fors de une nef.
Cil fud faitiz en le roche blef.

Ferment la nef, eissent s'en tuit,
Vunt la vei[e] que bien les duit;
Dreit les meinet à un castel,
Qui riches ert e grant e bel,
E resemblout mult regal leu.
270. De emperur mult riche feu.
Entrerent enz denz le mur,
Qui tuz ert faiz de cristal dur;
Paleiz veient tuz à marbre,
N'i out maisun faite de arbre.
Gemmes od l'or funt grant clarté,
Dun li pareit sunt entailet;
Mais une rien mult lor desplout,
Qu'en la citet hume n'i out.
Dunc les guardent la cur palais,
280. Entrent en enz al nun de pais.
Enz en le palais Brandan s'es mist,
E sur un banc puis s'asist.
Fors sul les seens altres n'i vit;
Prent à parler, si lur ad dist :
« Alez querre par ces mesters

Si rien i at dun est mesters. »
Alerent cil e truverent
Ço que plus dunc desirerent :
Ço fud sucurs de viande
290. E de beivre plentet grande.
De or e de argent la vaisele,
Que forment fud e bone e bele,
Quanque voldrent tut à plentet
Trovent iloec ù sunt entret.
Le abés lur dist : « Portez-nus-ent ;
N'en prenget trop, ço vus defent,
E priez Deu chascun pur sei
Que ne mentet por Deu sa fai. »
Pur ço les volt li abés guarnir,
300. Quer bien purvit que ert avenir.
Cil aportent asez cunrei
E ne prestrent à nul desrei.
Tant mangerent cum lur plout
E cum idunc lur en estout.
De Deu loer ne se ublient,
Mais sa merci mult là crient.

Del herberger pregnent oser;
Quant fud l'ure, vunt reposer.
Cum endormit furent trestuit,
310. Ast-vos Sathan qui l'un seduit.
Mist l'en talent prendre an emblet
De l'or qu'il vit là ensemblet.
L'abés veilout e bien vetheit
Cum diables celui teneit;
Cum le vi, tendeit un hanap de or;
Plus riche n'i at en un tresor.
Cil levet sus, prendre l'alat
E en repost tut l'enmalat;
E puis que out fait le larcin,
320. Revint dormer en sun reclin.
Tuit vit l'abés, ù reposout,
Cum cil freres par nuit errout.
Pur tenebres ne remaneit,
Sanz candeile tut le vetheit;
Quar, quant ço Deus volt mustrer,
Sur ço n'estot cirge alumer.
Treis jurs entiers i sujurnerent,

E puis al quarte s'en turnerent.
Brandans lur dist : « Seignurs, vu pri,
330. Ne portez rien od vus d'ici,
Neis un punt de cest cuntei
Nenteins l'aigue pur nul se[i]. »
Forment plurant dist as freres :
« Veidez, seignurs, cist est leres. »
Cil aperçut que l'abés sout
Del larcein cument il l'out
Cuniut, à tuz confès se rent,
A pez le abés mercit atent.
Dis lur abés : « Priez pur lui,
340. Vus le verrez murir encui. »
Devant trestuz tuz veables
Eisit criant li diables :
« Cheles ! Brandan, par quel raisun
Gettes-mei fors de maisun ? »
Dist al frere ço qui il volt,
Mercit li fait, e puis l'asolt.
Desque receut cumungement,
Veanz trestuz mort le prent.

Le spirit en vait en paraïs
350. En grant repose ù Deus l'at mis.
Al cors firent sepulture,
Prient Deu que prenge cure.
Cist fud un des tres freres
Qu'en la nef receut li peres.
Vindrent al port el rivage :
Ast-vus mult tost un message,
Pain lur portet e le beivre
E si's rovet cil receivre ;
Puis lur at dist : « Soür seez.
360. Quelque peril que vus veiez,
Aucque veiez n'aez poür :
Deus vus durat mult bonoür,
E ço verrez que alez querant
Par la vertud de Deu le grant ;
E de cunrei n'en esmaiez
Que vus ici asez n'en aiez :
N'en frat faile disqu'en vendrez
En cel leui ù plus prendrez. »
Parfunt clinant saisit les en,

370. Plus ne lur dist, meis alat s'en.
Or unt voüt li Deu servant
Que il errent par Deu cumant,
E unt pruvet tut à soüt
Par miracle que unt voüt,
E bien veient que Deus le paist :
De loer Deu nuls ne se taist.
Siglent al vent, vunt s'en adès,
Li cunduz Deu mult lor est près;
Curent par mer grant part del an
380. E merveilles trestrent ahan;
Terre veient à leur espeir
Cum de plus luin lur pout pareir,
Drechent lur nef icel[e] part,
E n'i at nul de le nager se tart;
Lascent cordes, meitent veil jus,
Ariverent e sailent sus;
Veient berbiz à grant fuisun,
A chascune blanche teisun.
Tutes erent itant grandes
390. Cum sunt li cers par ces landes.

Dist lur l'abés : « Seignurs, d'ici
Ne nus muverum devant ter di.
Judis est oi de la Ceine,
Cum li filz Deu suffrit peine ;
Il nus est doux et pres amis,
Qui prestement nus ad tramis.
Dunc poura la fest[e] faire.
Pensez de la nef sustraire ;
De icez berbiz une pernez,
400. Al di Pascal la cunreez.
A Deu cunget de ço ruvum,
Altre quant nus or n'i truvum. »
Que cumandat iço fait unt,
E par tres dis ileoc estunt.
Al samadi lur vient uns mès,
De la part Deu saluet-les.
Peil out chanut, oilz juvenilz,
Mult out vescut sanz tuz perilz ;
Pain lur portet de sun païs,
410. Grant e mult blanz, guasteus alis ;
E si lur falt nule rien,

Tut lur truverat, ço promet bien.
L'estre d'iloc l'abés enquist;
Ne sai so asat, mais poi l'en dist.
Ço respundit : « Asez avum,
Onques des quers penser savum. »
E dist l'abés : « Berbiz ad ci,
Unc en nul leu tant grant ne vi. »
Respunt-lui cil : « N'est merveille,
420. Jà ci n'ert traite oeile.
L'ivers nen fait raencune,
Ne d'enfertet nii mort une.
A cel isle que tu veis là,
Entre en ta nef, Brandan, e va.
En cel isle anuit entras,
E ta feste demain isras.
Demain enz nuit en turnerez;
Purquei? Si tost bien le verrez.
Puis revendrez e sanz peril,
430. Bien près siglant de cest costil;
E puis irez en altre liu
U jo en vois, e là vus siu.

Mult près d'ici là vus truverai,
Asez cunrei vus porterai. »
Siglet Brandan, ne l' cuntredit,
Vait al isle que il bien vit,
Vent out par Deu e tost i fud;
Mais bien grant mer out trescurud.
440. Eissi vait qui Deus maine.
Terre prennent; e sanz peine
Eissent s'en fors tuit li frere,
Fors sul l'abés, qui en ere.
Beal se[r]vise e mult entrin
Firent la nuit e le matin.
Puis que ont tut fait lur servise
En la nef cum en glise,
Charn de la nef qu'il i mistrent
Pur quire-la, dunc la pristrent;
450. De la busche en vunt querre,
Dunt le manger funt à terre.
Cum li mangers fud cunreez,
Dist li bailis : « Or aseez. »
Dunc s'escrient mult haltement :

« A! donz abés, quar nus atent. »
Quar la terre tute muveit
E de la nef mult se luignet.
Dist li abés : « Ne vus tamez,
Mais Damne-Deu mult reclamez,
460. E pernez tut vostre cunrei.
Enz en la nef venez à mei,
Jetet-lur fuz e bien luncs raps. »
Parmi tut ço muilent lur dras,
Enz en la nef entré sunt tuit;
Mais lur isle mult tost s'enfuit,
E de dıs luiues bien choisirent
Le fou sur lui qu'il i firent.
Brandan lur dist : « Freres, savez
Purquei poür oüt avez?
470. N'est pas terre, ainz est beste,
U nus feïmes nostre feste;
Peissuns de mer sur les greinurs.
Ne merveillés de ço, seignurs.
Pur ço vus volt Deus ci mener
Qui il vus voleit plus asener;

Ses merveilles cum plus verrez,
En lui plus mult mielz crerrez.
Primes le fist li Reis divins
Devant trestuz peissuns marins. »
480. Quant out ço dist, l'abés Brandan
Bien ad curut de mer un grant pan;
Veient terre halte e clere.
Cil, cum lur out dist cil frere,
Venent-i tost e arivent;
Ne del eisir ne se sivent,
Ne pur altre rien ne dutent,
Mais à terre la nef butent.
Amunt un duit s'en vunt suef,
E od cordes traient lur nef.
490. Al chef del duit out un arbre
Itant blanche cume marbre,
E les fuiles mult sunt ledes,
De ruge blanc taceledes.
De haltece par vedue
Muntout le arbre sur la nue;
Dès le sumet desque en terre

La brancheie mult la serre
E ledement s'estent par l'air,
Umbrajet luin e tolt le clair,
500. Tute asise de blancs oiseus :
Unches nul hom ne vit tant beus.
Li abés prent à merveiller,
E priet Deu, sun conseller,
Qu'i li mustret quel cose seit
Si grant plentet des oiseus que veit,
Quel leu ço seit ù est venuz;
D'iço l'asent par ses vertuz.
Sa priere quant la laisat,
L'un des oiseus s'en devolat.
510. Tant dulcement sonat li vols
En eschele cum fait li cols;
E puis qu'asist desur la nef,
Brandan parlat bel e suef :
« Si tu es de Deu creature,
De meis diz dunc prenges cure.
Primes me di que tu seies
En cest liu que tu deies,

E tu e tuit li altre oisel,
Pur ço que à mei semblez mult bel. »
520. L'oiseil respunt : « Angele sumes,
E enz en ceil jadis fumes,
E chaïmes de halt si bas
Od l'orguillus e od le las,
Par superbe que relvelat ;
Vers sun seignur mal s'eslevat.
Cil fut sur nus mis à meistre,
De vertuz Deu nus dut paistre ;
Puroc que fut de grant saveir,
Si nus estout à meistre aveir.
530. Cil fud mult fels e superbe,
En desdein prist la Deu verbe.
Puis que out ço fait, lui servimes
E cum anceis obedimes :
Pur ço sumes deseritet
De cel regne de veritet ;
Mais quant iço par nus ne fud,
Tant en avum par nus vertud ;
N'avum peine si cum cil

Qui manerent orguil cum il.
540. Mal n'en avum fors sul itant
La Majested sumes perdant,
La presence de la glorie
E devant Deu la baldorie.
Le nun del leu que tu quesis,
C'est *as oiseus li Paraïs.* »
E lur dist : « Or ad un an
Que avez suffert de mer le han.
Arere sunt uncore seïs
Ainz que vengez en Paraïs.
550. Mult suffreiz e peines e mal
Par occean e mult aval,
E chescun an frez la feste
De la Pasche sur la beste. »
Pui[s] que out ço dist, si s'en alat;
En sun arbre dun devalat.
Quant vint le jurn al declinant,
Vers le vespere dunc funt cant,
Od dulces voices mult halt crient
E enz en le cant Deu mercient.

560. Or unt véud en lur eisil
Itel cumfort cum urent cil;
Humaine gent unches à ceis
N'i enveiat li suvereins Reis.
Dunc dist le abès : « Avez oïd
Cum cist angele nus unt goïd?
Loez Deu e graciez :
Plus vus aimet que ne quiez. »
La nef leisent en leugue,
E mangerent al rivage,
570. E puis chantent la cumplie
Od mult grant psalmodie;
Puis enz as liz s'espandent,
E à Jhesu se cumandent;
Dorment cum cil qui sunt lasset
E tanz perilz que unt passet;
Mais nepurcant à chant de gals
Matines dient ainz jurnals,
E as refreiz ensemble od eals
Respunt li cors de cez oisals.
580. En prime main al cler soleil

Ast-vus venant de Deu fedeil,
Par qui asen unt cest avei
E par sun dun unt le cunrei;
E il lur ad dist : « De viande
Jo vus truverai plentet grande,
Asez averez e sanz custe
As uitaves de Pentecuste.
Puis les travalz estout sujurn :
Dous meis estrez ci en jurn. »
590. Dunc prent cungé e s'en alat
E al terz di là repairat.
Dous feiz tuz dis la semaine
Cil revisitout la cumpaine.
Cum lur ad dist eissi l' firent,
En sun seig tut se mistrent.
Quant vint li tens de lur errer,
Lur nef prengnent dunc à serrer;
De quirs de buf la purcusent,
Quar cil que sunt à plen usent.
600. Asez en unt e remuers,
Que estre puisset lur baz enters,

E bien de tut se guarnisseint,
Pur defalté ne penseint.
Cil lur liverat pain e beivre
Cum il voldrent plus receivre.
Tut ad cunté à pleins uit meis,
La nef ne pout plus suffrir peis.
Quant cil e cil baiset s'en sunt,
Prengnent cungé e puis s'en vunt.
610. Cil lur mustrat od mult grant plurs
Qué part dourent tendre lur curs.
Ast-vus l'oisel desur le mast
Dist à Brandan que s'en alat;
Granz succurs li dist qu'ad à faire,
E mult ennois ad à traire.
Uit meis enters estreit baïs
Ainz que pusset entrer païs,
Ainz qu'ad isle vengent A[l]beu,
U estreint ad Nael Deu.
620. Puis qu'out ço dist, plus n'i targe,
Vait s'en al vent tut la barge.
Vunt s'en mult tost en mer siglant.

De tant bon vent Deu graciant.
Crut lur li venz, e mult suvent
Crement peril e grant turment.
Puis quatre meis veient terre,
Mais fort lur est à cunquerre;
E nepurcant à la parfin,
Al siste meis jurn la fin
630. Prengent à terre, mais que puroec
Nule entrée truvent iloec.
Virun en vunt xl. dis
Ainz que en nul port se seient mis,
Quar li rocheit e li munz grant
A la terre lur sunt devant.
Puis mult à tart truvent un cros
Que fait uns duiz qui lur ad dos,
Qui cunduent lur nef amunt.
Reposent-sei, quar lasset sunt.
640. Puis dist l'abés : « Eisums fors,
Querums que seit mester as cors. »
Eisent-s'en tuit uns e uns,
L'abés ovoec ses cumpaignuns;

E funtaine trovent duble,
L'une clere, l'altre truble;
Vunt-i curant cum fedeillus.
Dist-lur l'abés : « Retenés-vus,
Prendre si tost jo vus defent
D'ici que avum parlé od gent;
650. Quel nature nus ne l' savum
Aient li duit que trovet avum. »
Les diz l'abés cil les crement,
E lur mult grant seif les prement
Hastivement e nun à tart.
Ast-vus curant un grant veilard.
Pour oüssent ne fust l'abit,
Quar moines ert; mais rien ne dit.
Vient-en chaer as pez Brandan.
Drechet-lui sus cil par la main,
660. Clinet parfunt e humlement
Le abés e tuit baiser enprent.
Puis prent Brandan par la destre
Pur mener-l'en à sun estre.
As altres dist par sun seigne

Vengent vedeir leu mult digne.
Cume alouent, le abés ad quis
Quels leus ço seit ù se sunt mis;
Mais cil se taist, respuns ne fait,
Goït-les fort od mult duce hait.
670. Tant unt alet que ore veient
Le leu ù il aler deient,
Abéie bele e bone;
Plus sainte n'at suz le trone.
Le abés del leu fait porter fors
Ses reliques e ses tresors,
Cruz e fertres e les tistes
Bien engemmet de amestistes,
De or adubez e de peres
Preciuses e enteres,
680. Od encers de or amasset
E les gemmes enz encasset.
Li vestiment sunt tuit à or,
(En Arabie n'en at si sor,)
Od jagunces e od sardines
Forment grandes e entrines,

Od tupazes e od les jaspes :
Itant clers sunt les haspes.
Tuit li moines sunt revestud,
Od lur abés sunt fors eisud,
690. Od grant goie ę grant dulceur
Processiun funt li seignur;
E quant baiset se sunt trestuit,
Chescun le altre par la main duit.
Meinent-les en lur abéie
Brandan e sa cumpainie;
Servise funt bel e leger,
Ne l' voleient trop agreger.
Puis vunt manger en fraitur,
U tuit taisent for li litur.
700. Devant eals unt dulce e blanc pain,
Bien sauvret e forment sain.
Racines unt en lu de mès,
Qui sur deintez saluent-les;
Puis unt beivre mult sauvret,
Aigue dulce plus de muret.
Quant sunt refait, levet s'en sunt

E versellant al muster vunt;
Vunt verseilant *miserere*
Desque en estals tuit li frere
710. Fors iceals qui servirent.
En refreitur cil resirent.
Quant l'eschele fud soné,
Puis que l'ure fud chanté,
L'abés del leu fors les meinet,
D'els e de leu lur enseignet;
Si sunt cument, dès quant i sunt,
De qui, par qui, succurs sunt :
« Nus sumus ci vint e .iiij.
Ci conversum en cest atre.
720. Uitante anz ad que prist sa fin
A saint Albeu li pelerin.
Riches hom fud de mult grant fiu;
Mais tuit guerpit pur cest leu.
Quant alat en tapinage,
Apparut-lui Deu message,
Qui l'amanat; trovat leu prest,
Icest muster que uncore i est.

Quant oïmes en plusurs leus
Que ci maneit Albeus li pius,
730. Par Deu ci nus asemblames
Pur lui, que nus mult amames.
Tant cum vesquit lui servimes,
Cume à abés obeïmes.
Puis que le ordre nus out apris
E fermement nus out asis,
Dunc lui prist Deus de sei près.
Uitante anz ad que prist decès.
Deus nus [a] puis si sustenuz,
Que nuls mals n'est sur nus venuz,
740. De nostre cors nul enfermetet,
Ne peisance ne amertet.
Dedens nus el ne savum
La viande que nus avum :
Nus n'i avum nul loreür,
Ne n'i venduns à porteür ;
Mais chescun jurn tuit prest trovum,
Sanz ço qu'ailur nès ne l' ruvum,
Tutevie le jurn juner,

Entre les dous un pain enter.
750. A di festal ai tut le men
Pur le super, e chascun le son.
E des dous duiz que veïstes,
Dunt pur un poi ne preïstes,
Li cres est freiz que al beivre avum,
Li trubles calz dun nus l'avum;
E has hures que nus devum,
E il noz lampes fou recevum,
Ne pur l'arsun que cist fous fait
Cire ne oile le plus n'en vait.
760. Par lui emprent, par lui esteint;
N'avum frere de ço se paint.
Ici vivum e sanz cure,
Nule vie n'avum dure;
Ainz que vostre venir sousum,
Volt Deus qu'à vus cunrei osum :
Il dublat plus que ne solt,
Bien sai que vus refaire volt.
Dès Thephaine al uitime di
Dunc à primes muverez d'ici.

770. Desques dunches sujurnerez,
Puis à primes vus an irez. »
Dunc dist Brandans : « N'est lius si chers
U mansesisse si volunters. »
Respunt l'abés : « Ço va querre
Pur quei moüs de ta terre ?
Puis revendras en tun païs,
Ileoc muras ù tu nasquis.
Muveras d'ici la semaine,
As uitaves de Thephaine. »
780. Quant vint le jurn que l'abés mist,
Brandan de leu le cungé prist.
Li uns abés l'altre cunduit.
Ensemble od lui li moine tuit.
Entrent en mer, vent unt par Deu
Qui les luinet del isle Albeu ;
Curent en mer par mult lunc tens,
Mais de terre unt nul sens.
Failent al vent e ad cunreid
Crut l'egre faim e l'ardant seid ;
790. E la mer fud tant passible,

Pur quei unt le curs mult peinible :
Espesse fud cume palude,
Tel i out enz ne creit salude.
Deus les succurt par orage;
Terre veient e rivage,
E bien sevent li afamet
Que les ad Deus destinet.
Trovent tel lur entrée
Cum se lur fust destinée;
800. Un duit unt cler e pessuns denz,
E cil em prenent plus que cenz.
Mester lur unt lumeit
Herbes qui sunt enbetumeit.
L'abés lur dist : « N'aiez cure
Beivre trop sanz mesure. »
Cil em pristrent secund lur seid,
A diz abet ne tenent feid,
Tant em pristrent puis abelet
Purquei furent fol apelet;
810. Quar li sumnes lur curent sus,
Dum il dormant geisent jus.

Qui trop beveit giseit enclins
Tel jurn, tel dous; tel iij. entrins,
Brandan priout que ses muines
Que il vedeit tuit suduines.
Desque lur sens cil revindrent,
Pur fols forment tuit se tindrent.
Dist lur abés : « Fuium d'ici,
Que ne chaiez meis en umbli.
820. Melz vient suffrir honeste faim
Que ublier Deu e sun reclaim. »
Par mer d'ileoc se sunt tolud
Desque al jusdi vint absolud.
Dunc reparat peres Brandan
En la terre ù fud l'altre an.
Ast lur hoste, le veil chanud,
Al porte lur ad un tref tendud;
Bained i ad les travailez,
E nuveals dras aparalez;
830. E unt la ceine e lur mandet
Cum en escrit est cumandet,
E sunt ileoc desque al .iii. di

Turnerent s'en al samadi,
E vunt siglant sur le peisun.
L'abés lur dist : « Fors eisum. »
Lur caldere qu'il perdirent
En l'an devant, or la virent ;
Li jacoines l'ad guuardée,
Or unt sur lui retruvée.
840. Plus aseür sur lui estunt,
E lur feste bele i funt ;
Tut[e] la nuit desque al matin
De festier ne firent fin ;
Le di Paschur celebreient,
De lur hure ne s'ubli[ei]ent.
Plus de midi ne targerent,
Mais dunc lur nef rechargerent.
Alat s'en tost e curt li sainz
Vers les oiseus ù furent ainz.
850. Bien en choisit le arbre blanche
E les oiseals sur la branche.
De luin en mer ben oierent
Cum li oiseals les goierent.

De lur canter ne firent [fin].
Desque arrivé sunt, li pelerin
Traient lur nef amunt le gort
U là devant ourent lur port.
Ast lur hoste chi tent un tref,
Cunreid portet pleine sa nef;
860. Dist lur : « Astreit del tens un poi,
A voz cungez jo m'en revoi.
Ici mandrez e sanz custe
Desque uitaves de Pentecoste.
Ne dittez rien, ne demurai;
Quant mesters ert, vus succurrai. »
Ferment lur nef od cha[a]ines,
E sunt iloec set semaines.
Quant vint le tens de lur aler,
L'un des oiseals prent à valer;
870. Sun vols ad fet tut acerine,
Puis s'est assis sur la verine.
Parler voldrat; Brandan le veit,
Dist à checun que em pais seit :
« Seignurs, ço dist, à cest sujurn

Tuz cez anz freiz vostre turn;
Chascun an al Nael Deu
Sujurnerez en l'isle Albeu.
La ceine freiz, e le mandet
U vostre hoste l'at cumandet;
880. E chescun an freiz la feste
De la Pasche sur la beste.»
Quant out ço dist, si s'en alat,
En sun arbre dum devolat.
La nef en mer parfunt flotet,
L'oste chescuns abootet.
Chil de venir ne s'est target,
Vent de cunrei sun bat charget,
E de sa nef charget lur
Od bon cunrei de grant valur.
890. Puis apelet Filz Marie
Qui guart tel cumpainie,
Del revenir metent termes;
Al departir fundent lermes.
Trestout curent al vent
Chi fait errer vers occident;

Dormante mer unt e morte,
Chi à sigler lur ert forte.
Puis q'unt curut·.iij. quinzeines,
Freidur lur curt par les veines;
900. Poür lur surt forment grande,
Que lur nef est tut en brande;
E poi en falt, pur turmente,
La nef od eals que n'adente.
Puis lur veint, e dun s'esmaient
Plus que pur nul mal qu'il traient.
Vers eals veint uns marins serpenz,
Chi enchaced plus tost que venz.
Li fus de lui si enbraise
Cume buche de fornaise.
910. La flum est grant, escalfed fort
Purquei icil crement la mort.
Sanz mesure grand ad le cors,
Plus halt braiet que quinze tors.
Peril n'i out fors sul dedenz.
Cil furent mil e cinc cenz
Sur les undes que il muveit,

Pur grant turment plus n'estuneit ;
Cil a pris mout les pelerins.
Dunc dist Brandan, li veirs divins :
920. « Seignurs, ci entrez en dutance.
Deus vus ferat la venjance.
Guardez que pur fole poür
Deu ne perdez ne bon oür,
Quar que Deu prent en sun cunduit
Ne deit cremer beste qui muit. »
Puis que out dist, à Deu urat.
Ço qu'out uret ne demurat :
Altre beste veint venir,
Qui bien le deit cuntretenir.
930. Dreit cum c'est vers la nef traist,
L'altre qui veient arge braist.
Cest cunuit sa guarrere,
Guerpit la nef, traist s'airere.
Juste des sunt les dous bestes,
Drechent forment halt les testes ;
Des narines li fous lur salt
Desque as nues, qui volet halt.

Colps se dunent de lur noes
Tels cum escuz e despodes;
940. A denz mordanz se nafrerent,
Qui cum espix trenchanz erent.
Salt enz li sanz; fud aigres mors,
Que funt li denz en cez granz cors.
Les plaies sunt mult parfundes,
Dun senglantes sunt les undes.
La bataille fud estulte,
En la mer out grant tumulte;
E puis venquit la dereine,
Morte rent la primereine;
950. A denz tant fort le detirat
Que en tres mettez la descirat;
E puis que fist la venjance,
Realat à sa remanance.
Ne deit hom mais desperer,
Ainz deit fait plus averrer.
Quant veit que Deus si prestement
Vivere trovet e vestement,
E tanz succurs en perilz forz

E estorses de tante morz,
960. L'abés lur dist : « Laisum tut el,
Seignur servir bien deit l'um tel. »
Cil respunent : « Mult volunters,
Quar bien savum qui nus ad chers. »
Puis al demain terre veient,
E ariver bien se creient;
Vunt mult tost e sailent fors
Pur reposer lur lassez cors.
Sur l'erbeie tendent lur tref,
E sus traient al secc lur nef.
970. Cume à terre ariverent,
Les tempestes aviverent.
Cunuit Brandans al air pluvius
Que li tens ert mult anuius.
Li venz lur ert cuntre sailiz
E li cunreiz li ert failiz;
Mais cil pur oc ne s'esmaient,
Quelque peril que il traient.
L'abés lur ad tant sermunet,
E Deus partut asez dunet,

980. Que ne poient puint mescreire
De nule rien en lur eire.
Puis après ço, nent à tart,
Del peisun veient la terce part.
L'unde de mer tant la serre,
Que ariver lur fait à terre;
La turmente sus la chacet
Pur ço que à cez aise facet.
Dunc dist Brandans : « Veiez, frere.
Ki enemis ainz vos ere
990. Or vus succurt par Deu grace.
Mangerez en grant espace.
Ne dutez rien, il nus ert past,
Quelque semblant qu'il nus mustrast.
Tant en pernez as voz suspeis
Que ne failet devant .iij. mais.»
Al sun cumant cil le firent :
Atant de tens se guarnirent
D'aigue dulce des funtaines,
E unt lur tunes tutes pleines;
1000. E de busche se guarnirent;

Puis q'unt l'uré s'en alirent.
Des miracles Deu ne cesset,
Altre peril les apresset.
Si fust primers, ne fust meindres.
Icist perilz enz fust greindres;
Mais ne crement que le purpens
Qu'il unt de Deu, e le defens.
Uns grips flammanz del air descent,
Pur eals prendre les ungles tent;
1010. E flammantes ad les goes,
E trenchantes fort les poes.
Bord de la nef n'i ad si fort,
Sul od l'ungles que ne l'enport;
Pur sul l'air e le sun vent
Pur poi la nef achant ne prent.
Cum les caçout eisi par mer,
Vint uns draguns flammanz par mer;
Mot les eles, tent le col,
Vers le gripun drechet sun vol.
1020. La bataile sus est en l'air,
Li fus de dous fait grant esclair;

Colps e flammes e morz e buz
Se entredunent veiant eals tuz.
Li grips est granz draguns maigres,
Cil est plus fort, cil plus aigres.
Morz est li grips, en mer chaït :
Venget en sunt ki l' unt haït.
Vait s'en draguns, portet victorie :
Cil en rendent Deu la glorie.
1030. Vunt s'en icil d'iloec avant,
Par le spirit Deu mult sunt savant.
Vint la feste de saint Perrunt,
Ki fud ocis al pred Nerunt.
Feste li funt cil e glorie
A saint Perrunt l'apostorie.
Cum l'abés fist le servise
Sicum lais est asise,
Chantout mult halt à voiz clere.
Dunc dient tuit li frere :
1040. « Beals pere cher, chante plus bas,
U si que nun, murir nus fras;
Quar tant cler est chascun unde,

U la mer est parfunde,
Que nus venum desque en terre
E de peissuns tante gu[e]rre.
Peissuns veüm granz e cruels,
Unc n'oïmes parler de tels.
Si la noise les en commoüt,
Sachez murir nus estoüt. »
1050. L'abés surrist e les blasmat,
E pur mult fols les asinat :
« Seignurs, de rien purquei dutez ?
Voz creance cum debutez !
Perilz avez suffert plus granz ;
Vers tuz vus fud Deus bons guaranz.
Uncore ne vus vint cist :
Clamez culpe, » Brandans lur dist ;
Chantat plus halt e forment cler.
Sailent bestes ruistes de mer,
1060. Vunt costant la nef enturn,
Goïsant la feste del jurn.
Puis q'unt chantet que al jurn pertint,
Chescun peissun sa veie tint.

Quant curent e veient cler,
En mer halt un grant piler;
De naturel fud jargunce,
D'altre marein n'i out unce,
De jargunce fud saphire :
Riches estreit ki'n fust sire.
1070. Desques unes muntout en sus,
As funs de mer descendeit jus.
Uns paveiluns enturn i tent,
Dès le sumet en mer descent;
De or precius il veirent sutil
Pur tut le munde faiz ne fust-il.
Siglet Brandan icel part,
Ainz que venget semblet lui tart.
Sigle levet, entret en tref
Od ses muines e od sa nef;
1080. De smaragde veit un alter,
U li pilers descent en mer.
Li sacraires fud sardoïne,
Li pavemenz calcedoïne.
Enz li piler fermet aveit,

Tref de fin or ço susteneit,
E les lampes sunt de beril;
Cil ne crement nul peril.
Ici estunt desque al .iii. jurn,
Messes chantent tuit à lur turn.
1090. Brandans enprent purpens en sei,
Ne deit querre le Deu secrei;
Dist as muines: « Creés mun sen,
Toluns d'ici, alum-nus-en. »
Un chaliz mult festival
Prent l'abés tut de cristal;
Bien set de Deu ne resortet
Pur servir l'en, quànt le portet.
Granz curs unt fait li pelerin,
Mais uncore ne sevent fin;
1100. E nepurtant ne s'en feignent,
Mais cum plus vunt plus se peinent,
Ne de peiner ne recrerrunt
De ci que lur desir verrunt.
Apparut lur terre truble,
De neir calin e de nuble.

De flaistre fum ert fumante,
De carnine plus puante ;
De grant nerçun ert enclose.
Cist ne rovent estre empose,
1110. E de mult luign un[t]or oït
Que là ne erent guairs goït.
Mult s'esforcent de ailurs tendre;
Mais ça estout lur curs prendre,
Quar li venz là les emmeinet,
E li abés bien les enseignet;
E dist lur : « Bien sachez
Que à enfern estes cachez.
N'oustes mester unc mais si grant
Cum or avez de Deu guarant. »
1120. Brandans ad fait sur eals la cruz,
Bien set près est d'enfern li puz.
Cum plus près sunt, plus veient mal;
Plus tenebrus trovent le val.
Des parfunz vals e des fosses
Lammes ardanz volent grosses,
De fous sufflanz li venz en ruit;

Nuls tuneirs si halt ne muit.
Estenceles od les lammes,
Roches ardanz e les flammes
1130. Par tel aïr tant halt volent,
Le cler del jurn que lur tolent.
Cun alouent endreit un munt,
Virent un fed dunt poür unt.
Forment fud granz icil malfez,
D'enfern eisit tuz eschalfez;
Un mail de fer en puin portout,
A un piler asez i out.
Cum s'aparçout par sun reguard
As uilz flammanz cum fus chi art,
1140. E veit iceals, à tart li est
Que sun turment tut i ait prest.
Jetant flammes de sa gorge,
A granz salz curt en sa forge;
Revint mult tost od sa lame,
Tute ruge cume flamme
Es tenailes dun la teneit.
Fais a dis boffs bien i aveit.

Halcet là-sus vers la nue,
E dreit vers eals la rue.
1150. Esturbeiluns plus tost ne vait,
Quant sus en l'air li venz le trait,
Ne li quarel d'arbeleste,
Ne de funde la galeste.
Cum plus halcet e plus en prent,
En alant forces reprent,
Primes depart, puis amasset;
Ne cheot sur eals, ainz passet;
U cheit en mer, iloec art
Cum bruere en un asart
1160. E mult lunc tens art la lame
En la mer à grant flamme.
Li venz la nef ad cunduite
Purquei d'iloec preignent fuite.
Al vent portant s'en alerent
Mais là suvent reguarderent;
L'isle virent aluminé
E cuverte de fumé,
Malsfeiz veient millers plusurs,

Criz de dampnez cent e plusurs;
1170. Puur lur vent forment grant
Del fum chi luign par l'air s'espant,
Endurerent cum melz poürent,
Eschiverent cum plus soürent,
Sainz home cum ad plusurs travailz
De faim, de seif, de freiz, de calz,
Ainxe, tristur e granz poürs
De cant vers Deu creist sis oürs.
Eisi est d'els, puis q'unt voüd
U li dampnez sunt reçoüd.
1180. En Deu ferment lur fiance,
N'i aturnent mescreance,
Vunt s'en avant, n'i dutent rien,
Par ço sevent que espleitent bien.
Ne demurat fors al matin,
Virent un lu près lur veisin,
Un munt cuvert de nublece :
La's meineit vent par destrecce,
Vindrent tost à rivage;
Mais mult ert de halt estage.

1190. Nuls d'els trestuz choisir ne pout
La haltece que li munz out;
Vers la rive plus ne descent,
Que là ù plus amunt s'estent,
E la terre tute neire,
Tel n'en out en tut lur eire :
Pur quel chose il ne soürent
Salt en l'uns fors, puis ne loürent.
Tuit unt oïd qu'il lur ad dit;
Mais sul abés des ulz le vit :
1200. « Seignur, or de vus sui preiez
Pur meis pechez, bien le creez. »
E li abés le veit traire
A cent malfez, si le funt braire.
Turnent d'iloec, ailurs en vunt,
Reguardent sei, quar poür unt.
Del fum li munz est descuverz,
Enfern veient tut auverz :
Enfers jetet fus e flammes,
Perchez ardenz e les lammes,
1210. Peiz e sufre desques as nues ;

Puis receit, quar sunt sues.
Puis les meinet Brandans par mer,
Des signacles les fait armer.
Veient en mer une boche
Sicum ço fust une roche,
E roche fust verablement;
Mais ne quient creablement.
Dunc dist l'abés : « Ne demurum;
Sachum que c'est, si i curum. »
1220. Vindrent ilà, si truverent
Iço que poi espeirerent.
Sur la roche ù sunt venud
Trovent seant homme nud;
Mult ert periz e detirez,
Delacherez e descirez;
D'un drap lied sun vis aveit,
A un piler si se teneit,
Fort se teneit à la pere,
Que ne l' rosast le unde arere.
1230. Undes de mer firent fort
Purquei n'ad fin la sue mort.

Le une fert, pur poi ne fent,
Le altre detriers jetet l'amunt :
Peril devant, peril desus,
Peril detriers, peril dejus.
Turment grant ad à destre,
Ne l'ad menur à senestre.
Quant l'unde ad fait les empeintes,
Mult lassement fait ses pleintes :
1240. « Reis Jhesu de majestet,
Faldrat ma morz n'iverz ne estel ?
Jhesu, chi moz tut le trone,
Iest ta mercit itant bone ?
Jhesu, tant es misericors,
Ert nul hure que sei fors ?
Jhesu li nez de Marie,
Ne sai si jo mercit crie ;
Ne puis ne vos quar tant forfis
Que jugemenz de mei est pris. »
1250. Quant le oït Brandans issi plaindre,
Unches dolur n'en out graindre ;
Levet sa main, tuz les seignet,

D'aprismer là mult se peinet.
Cum aprismout, la mer ne mot,
Ne venz ne orrez ne la commot.
Dist lur Brandans : « Di-mei, dolenz,
Purquai suffres icez turmenz.
De part Jhesu que tu cries,
Jo te cumant que l' me dies;
1260. E certement me di qui es,
E le forfait pur quei ci es. »
Pur le plourer Brandans ne pout
Avant parler, mais dunc se tout.
Cil lui respunt à voiz basse
(Mult ert roie, forment lasse) :
« Jo sui Judas, qui servie
Jhesu que jo traïe;
Jo sui que mun seignur vendi,
E pur le doul si me pendi.
1270. Semblant d'amur fis pur baiser,
Descordai quant dui aapaiser ;
Jo sui qui sun aveir guardai,
En larcin le debardai,

E le offrande quin li portout
(Tut as povres il l'en hortout).
Jo celoue en mes burses :
Pur oc me sunt peines surses ;
E quidoue que fust celée
A lui qui fist cel estelet.
1280. As povres Deu bien defendi :
Or sunt riche, e jo mendi.
Jo sui li fels qui Deu haï,
Li simple agnel as lus trahi.
Quant vi que as mains ert Pilate,
Dunc oi chere forment mate ;
Quant vi as mains ert as Judus,
As ceals cruels liverez li pius ;
Quant vi que as gabs l'avroneint,
E de spinis corouneint ;
1290. Quant vi vilement que fud traitez,
Sachez que fui mult dehaitez.
Puis vi que fud menez tuer,
Le dulz costed vi sanc suer ;
Quant vi qu'en cruz esteit penduz

E fud à mort de mei venduz,
Les deners tost offri trente.
Cil ne voldrent cuilir rente.
Reupentance n'en oi sage,
Ainz me tuai par ma rage;
1300. E quant confesse ne me rendi,
Dampnez sui de di en di.
Tu ne veiz rien de ma peine
Que enz enfern jo demaine :
Cist est repos de mun peril,
Quel al samadi prenc al seril.
Dimaine, trestut le jurn,
Desque al vespere ai tel sujurn,
E del Noel la quinzeine.
Ici deportet ma grande peine;
1310. E as festes la Marie
Mes granz peines n'i ai dunc mie.
A Pasches e à Pentecoste,
Fors tant cum veiz n'i ai plus custe.
A feste altre en trestut l'an,
N'ai entrebat de mun ahan.

Diemaine al serir
D'ici m'en voi pur asperir.»
Dunc dist Brandans : « Or me di,
Itel repos quant as ici,
1320. En quel endreit te demeines
En turmentes e ès peines,
E en espeines que lui as-tu
D'ici quant moz venu as-tu? »
Respunt Judas : « Près est li lius
A diables ù est li fius.
N'i ad guairs fors sul un po[i].
Tant en sui loign que ci ne's oi.
Dous enfers ad ci dejuste,
De suffrir les est grant custe.
1330. Mult près d'ici sunt dui enfern,
Que ne cessent esteit ne ivern.
Li plus legiers est horribles
A ceals qui sunt mult penibles;
Ço quident cil qui là peinent,
Que altre mal vers eals ne meinent.
Fors mei ne set uns suls de nus

Quels des dous seit plus penus.
N'est nuls plus ait que l'un de dous;
Mais jo chaitis ai amedous.
1340. L'uns est en munt, e l'altre en val,
E si's depart la mer de sal;
Les dous enfers mer les depart,
Mais merveil est que tuit ne art.
Cil del munt est plus penibles,
E cil del val est plus horribles.
Cil près del air calz e sullenz,
Cil près del mer freiz e pullenz.
Ovoec la nuit un jurn sui sus,
Puis altre tant demoir en jus;
1350. Al lun jurn munte, l'altre descent :
N'est altre fin de mun turment.
Ne change enfern pur aleger,
Mais pur les mals plus agreger.
« Par lundi e nuit e jurn
En la ro sui en tresturn;
E jo chaitis encroez enz,
Turne tantost cum fait li venz.

Venz la cunduit par tut cel air;
Tot dis m'en voi, tot di[s] repair.
1360. « Puis el demain el sui galiz
Cum cil qui est tot acaliz;
Ultre la mer vol en le val
Al altre enfern, ù tant ad mal.
Iloces sui tost ferliez,
De diables mult escriez;
El lit sui mis sur les broches,
Sur mei mettent plums e roches;
Iloces sui si espeez,
Que mun cors tant percet veez.
1370. « Al mecredi sus sui ruez,
U li perilz nu[n] est muez.
Puis del jurn buil en la peiz,
U fui ci teinz cum ore veiz;
Puis sui ostet e mis al rost,
Entre dous fus lied al post.
Li post de fer fichet i est;
Se pur mei nun, pur el n'i est.
Tant est ruges cume si dis anz

En fous goüst as fols sufflanz;
1380. E pur li peiz li fus si prent
Pur enforcer le men turment;
E dunc sui en peiz ruez
Pur plus ardeir lui enluez.
Se n'est marbres nuls itant surs;
Ne fust remis, ne fust mis durs;
Mais jo sui fait à icest ire,
Que nuls cors ne poi desire
Itel peine, queque m'anuit,
Li tut un jurn e une nuit.
1390. « Puis al judi sui mis en val,
E, pur suffrir contrarie mal,
Dunc sui mis en un fried leu
Mult tenebrus e forment ceu.
Tant j'ai fried que mei est à tart
Qu'el fu scie, qui tant fort art;
E dunc m'est vis n'est turmente
Que del freid que plus ne sente,
E de chescun si m'est vis
Ne seit si fort quant enz sui mis.

1400. « Al vendresdi revenc amunt
U tantes morz cuntre mei sunt.
Dunc me scorcent trestut le cors,
Que de la pel n'at puig defors,
En la suie ovoec le sel;
Puis me fulent od l'ardant pel,
Puis revent hastivement
Tuz nuvels quirs à cel turment.
Diz feiz le jurn bien me scorcent,
El sel entrer puis me forcent,
1410. E puis me funt tut cald beivre
Le plum remis od le qui[ve]re.
« Al samedi jus me ruent
U li altre mals me muent,
E puis sui mis en gaiole;
En tut enfern n'at si fole
En tut enfern n'at si orde.
En li descen e sanz corde;
Iloeces gis, n'i ai luur,
En tenebres e en puur.
1420. Puurs i vent trestant grande,

Ne guart quant mes quers espande ;
Ne puis vomer pur le quivere
Que cil là me firent beivre.
Puis enfle fort e li quirs tent,
Anguisus sui, pur poi ne fent.
Tels calz, telz freiz e tels ulurs
Suffret Judas e tels dolurs
Sicum fud er al samedi.
Veinc ci entre nune e midi,
1430. Hui mei repos à cest sedeir.
Une veiz aurai mal seir
Mil diables senes vendrunt,
Ne aurai repos quant mei tendrunt ;
Mais si tu es de tel saveir,
Anuit me fai repos aveir.
Si tu es de tel merite,
Anuit me fai estre quite.
Bien sai que tu sainz es e pius,
Quant sanz reguarz venz à tels lius.»
1440. Plurout Brandans à larges plurs
D'iço que cist ad tanz dolurs,

Comandet lui que lui diet
Où li dras seit dum se liet,
E la pere ù il se tint
Demandet dunt e de qui vint.
Cil lui respunt : « En ma vie
Fis poi bien e mult folie.
Li biens e mals or me pent
Quel enz el quer plus chier me rent.
1450. Del almoine que jo guardai
A un nud fed drap acatai:
Pur cel ai cest dunt me lie
Par la buche que ne neie.
Quant l'unde vent en le vif devant,
Alques par cest ai de guarant;
Mais en enfer ne me valt rien,
Quant de propre ne fud mun bien.
A un aigue fis un muncel
E puis desus un fors puncel
1460. U mult home periseient;
Mais puis bien i guariseient:
Pur oec ai ci refrigerie

De si grande manuserie. »
Cum aprimout vers le primseir,
Dunc vit Brandans que cil dist veir;
Vit venir deiables mil
Od turmentes e grant peril,
E venent dreit à cel dolent.
Salt l'uns avant, al croc le prent.
1470. Brandans lur dist : « Laisez-l'ici
Desque al matin que seit lusdi. »
Cil li dient e calengent,
Ne lairunt pas que ne l'prengent.
Dunc dist Brandans : « Jo vus comant
E de Jhesu faz mun guarant. »
Cil le laisent, e à force
N'i unt nient à l'estorce.
Brandans estait iloec la nuit,
N'i ad malfez qui mult n'annuit.
1480. Deiables sunt del altre part;
Ainz que seit jurz, mult lur est tart.
A grant greine, à voiz truble,
Dient que aurat peine duble.

Respunt l'abés : « Ne aurat turment
Plus que ad oüd par jugement. »
E puis qu'il fud cler ajurnet,
Od tut Judas s'en sunt turnet.
Brandans s'en vait d'iloec avant,
Bien set de Deu ad bon guarant ;
1490. E li muine bien sevent tuit
Que segur sunt al Deu cunduit,
Mercient Deu de lur veies
E de tutes lur agreies.
Cum se numbrent li cumpaignun,
En lur cunte failent un alun,
E ne sevent qu'est devenuz
Ne en quel leu est detenuz ;
Des dous sevent cum unt erret,
Mais de cest cerce sunt enserret.
1500. L'abés lur dist, qui tut le sout :
« Deu en ad fait ço que li plout.
D'iço n'aiez nule dute,
Ainz tenez bien vostre route.
Sachez qu'il ad sun jugement

U de repos u de turment.»
Sicum il vunt veient ester
Un munt mult halt tut sul en mer ;
Tost i venent, mais la rive
Roiste lur ert e escive.
1510. L'abés lur dist : « Istrai-m'en fors,
Ne movet uns fors sul mun cors.»
Puieit le munt e lunges vait
Ainz que trovet ù nule rien ait.
Par un rochet sa veie tint;
Une bodme puis il survint,
Ist uns hom tost de cel liu,
Religius semblout e piu.
Cil apelet Brandan avant,
Quar par Deu fud sun nun savant;
1520. Puis le baiset, ses cumpaignu[n]s
Dist qu'amenget, ne failet uns.
Vait-i Brandans, fait les venir,
Funt al rochet le nef tenir.
Cil ad tuz numez par sei :
« Venez avant e baisez-mei.»

Cil li firent, puis les menet,
A sun estre lur enseignet.
Cil reposent cum lur ad dit,
Merveillent lui e sun habit :
1530. N'ad vestement fors de sun peil,
Dum est cuvert sicum de veil.
Reguard aveit angeliel
E tut le cors celestiel,
N'est si blance neifs ne clere
Cum li peilz d'icest frere.
Dist-lui Brandans : « Beal pere chers,
Di-mei qui es. » Cil : « Volunters.
Jo ai nun *Pols li hermites,*
De tuz dolurs sui ci quites,
1540. Ci ai estet grant e lunc tens,
E çà m'en vinc par Deu asens;
El secle fui hermite en bois.
Cele vie pris en mun cois,
Secund le sens que aver poi;
Deu serveie sicume soi.
I me cuilit par sa buntet,

Qu'à plus que n'est là m'at cuntet.
Là me mandat que ci venisse,
U ma glorie attendisse.
1550. Cument i vinc, en nef entrai,
Tute preste cum la truvai.
Deus me cunduit tost e suef.
Quant arivai, ralat la nef.
Nunante anz ad qu'ai ci estet.
Beal tens i ad tuz diz estet.
Ici atent le juise,
De Deu en ai cumandise;
Trestut i sui en carn e en os,
Sanz mal, quar sui en repos.
1560. Dunc aprimes al jugement,
L'espirit del cors frat seivrement;
Od les justes resuscitrai
Pur la vie que segut ai.
Uns sergant oi trent ans pleiners,
De mei servir suveners :
Uns lutres fud, qui m'aportout
Suvent peisun, dunt il me pout

Tuz dis tres jurs en la semaine.
Unckes nule ne fud vaine
1570. Que treis peisuns ne m'aportast,
Dum aveie pleiner past.
Al col pendud marin werec
Plein un sacel portout tut sec,
Dun mes peisuns poüse quire :
Par qui ço fud bien ert sire.
Es primers anz que vinc ici,
Tuz les trent anz fud poüd si.
Des peisuns fui poüd si bien,
N'oi mester de beivre rien ;
1580. N'enniuout puint nostre Seignur
De tel cunreid ne de greignur.
Puis les trent anz ne revint cil.
Ne l' fist sur peis ne ne m'out vil ;
Mais Deus ne volt que plus defors
Venist cunreid pur sul mun cors.
Ici me fist la funtaine,
De tuz cunreid qui est pleine :
Ço li est vis, qui rien en beit,

De tuz cunreid que saüls seit.
1590. De aigue ai vescut anz seisante,
Trent à peisun : sunt nonante;
En le mund sui anz cinquante :
Miz ethez est cent e quarante.
Frere Brandan, or te ai dit
Cument ici ai mun delit ;
Mais tu iras en paraïs :
Près ad set anz que tu l'as quis.
Arere fras anceis return
Al bon hoste ù vus sujurn.
1600. Il te menrat, e tu le sui,
En paraïs, ù sunt li pui.
D'icest aigue portez od tei,
Dum guarisses de faim e sei.
Entre en ta nef, ne demurer :
Ne deit sun nen hom sururer. »
Dunet cunget, e cil le prent,
De ses bienfaiz graces l'en rent.
Or turnent vers lur hosté,
Si unt mule mult en posté;

1610. Siglent lunges ainz que veingent,
Jà seit ço que dreit curs teingent;
E al jusdi de la Ceine,
Là i venent à grant peine;
Iloec estunt cum soleient,
Desque là que muver deient.
Le samadi al peisun vunt,
Cum altres anz la feste i funt;
E bien sevent qu'or ad set anz
Que li peisuns est lur servanz;
1620. Deu en loient, n'i unt perte
Pur la vertud de Deu certe;
E lendemain d'iloec movent
A itel vent cum il trovent;
Vers les oiseals tut dreit en vunt,
Là ù dous meis sujurnerunt.
Iloec estunt à grant deduit,
E atendent le bon cunduit
Del bon hoste, qui frat od eals
L'eire qui est tant bons e beals.
1630. Cil aprestet tuz lur busuinz,

Quar bien saveit que l'eire est luinz,
E bien set tut que lur esto[e]t:
Pur ço guarnist de quanque poet.
Entrent en mer, l'ostes ovoec;
Ne revendrunt jamais iloec;
Tendent lur curs vers orient,
Del esguarer n'i funt nient.
Tel i at enz en qui cunduit
Vunt à goie e à deduit,
1640. A curs enclin, sanz defalte,
Quarante dis en mer halte.
Eisi curent, que ne lur pert
Fors mer e cel, qui sur eals ert;
E par l'otreid del Rei divin
Or aprisment vers le calin
Qui tut aclot le paraïs,
Dunt Adam fud poest[é]is.
Nues grandes tenerge funt,
Que le sun eir return n'i unt.
1650. Li granz calins tant aorbet,
Qui i entret tuz asorbet,

Si de Deu n'at la veüe
Qui poüst passer celé nue.
Dunc dist : « Ne i targez,
Mais la sigle de vent chargez. »
Cum aprisment, part la nue
A l'espace d'une rue.
Cil se metent enz el calin,
E parmi unt grant chemin.
1660. Mult se fient en lur hoste
Pur la nue que unt encoste.
Grant est forment e serrée,
De ambes parz est amassée.
Treis jurz curent tut à dreit curs
Par le chemin que lur est surs;
El quart issent de cel calin,
Forment sunt led li pelerin,
De la nue eisut s'en sunt,
E paraïs bien choisit unt.
1670. Tut en primers uns murs lur pert
Desque as nues, qui halcez ert.
N'i out chernel ne aleür,

Ne brestache ne nule tur.
Nuls d'els ne set en feid veire
Quel il seit faiz, de maiteire;
Mais blanc esteit sur tutes neis.
Faiters fud li suverains Reis,
Tuz ert entrins sanz antaile,
Unc al faire n'out traivaile;
1680. Mais les gemmes funt grant luurs,
Dum purplantez esteit li murs,
As gutes d'or grisolites.
Mult i aveit d'isselites.
Li murs flamment tut abrase
De topaze, grisopase,
De jargunce, calcedoine,
De smaragde e sardoine.
Jaspes, od les amestistes,
Forment luisent par les listes.
1690. Li jacinctes clers i est-il,
Od le cristal e od le biril;
L'un al altre dunet clartet.
Chi's asist fud mult enartet.

Luur grande s'entreportent
Des colurs, chi si resortent.
Li munt sunt halt, de marbre dur,
U la mer bat luign del mur;
E desur le munt marbrin
Li muntaine est tute d'or fin.
1700. E puis desus esteit li murs
De paraïs, qui clot les flurs.
Tels est li murs si surplantez,
Qui doust estre de nus hantez.
Tendent tut dreit vers la porte;
Mais l'entré[e] mult ert forte.
Draguns i at qui la guardent,
Sicume fus trestut ardent.
Dreit à l'entrer pent uns glaives,
(Qui cel ne creit nen est saives,)
1710. L'amur aval, le helte amunt.
Ne me merveille si poür unt,
E naines pent turniet,
Sul del vedeir esturdiet.
Fer ne roche ne adamant

Ne pot guarir à sun trenchant.
Puis unt veüd un juvencel,
Qui vient cuntre eals, forment bel;
E cil se fait Deu message,
Dist que vengent à rivage.
1720. Il arivent, cil les receit,
Tuz les numet par lur nun dreit;
Puis dulcement les ad baisez
E les draguns tuz apaisez.
Fait les gesir cuntre terre
Mult humlement e sanz gu[e]rre,
E le glaive fait retenir
A un angle qu'il fait venir;
A l'entrée est uverte,
Tuit entrent en glorie certe.
1730. Quant en vait cil juvenceals
Par paraïs vait ovoec eals;
De beals bois e de rivere
Veient terre mult plenere.
Grandins ert la praierie,
Qui tuz dis est beal flurie.

Li flur suef mult i flairent,
Cum là ù li piu repairent,
D'arbres, de flurs delicius,
De fruit, d'udurs mult precius;
1740. De runceie ne de cardunt
Ne de orthie n'i ad fusun;
D'arbre n'erbe n'i ad mie
Ki suate ne rechrie.
Flurs e arbres tuz dis chargent,
Ne pur saisun unc ne targent.
Esteit suef tuz dis i est;
Li fruiz de arbres e de flurs prest,
Bois repleniz de veneisun,
E tuit li flum de bon peisun.
1750. Li flum i suent, ci curent lait,
Cele plentet partut en vait;
La ruseie suet le mel
Par le ruseit qui vient del cel.
Si munt i at, cil est de or;
Si grande pere, a tensor.
Sanz fin i luist li clers soleil,

Ne venz n'orez n'i mot un peil;
N'i vient nul nue del air,
Qui del soleil tolget le clair.
1760. Chi ci estrat mal n'i aurat,
Ne de mals venz jà ne l' saurat;
Ne chalz ne freiz ne dehaite,
Ne faim ne seit ne suffraite.
De tuz ses bons aura plentet;
Ço que plus est sa voluntet,
Cel ne perdrat, suurs en est;
Tuz dis l'aurat e truvrat prest.
Bien vait Brandans cele goie,
L'ur le semblet forment poie
1770. Qu'il i estait à ce vedeir:
Lunges voldrat iloec sedeir.
Mult bien avant l'ad cil menet,
De multes riens l'ad asenet.
Bien divisit, e si li dit
De quel aurat chascuns delit.
Vait cil avant, e cist après,
Sur un halt munt cume ciprès;

D'ici veient avisiuns,
Dum ne sevent divisiuns;
1780. Angeles veient e si 's oient
Pur lur venir cum s'esgoient;
Oient lur grant melodie,
Mais ne l' poïent suffrir mie :
Lur nature ne poet prendre
Si grant glorie ne entendre.
Cil lur ad dist : « Returnum-nus;
Avant d'ici ne menrai vus.
Ne vus list pas aler avant,
Quar poi estes à ce savant.
1790. Brandans, tu veis cest paraïs
Que tu as Deu mult requesis,
De la glorie cent mil tant
Que n'as veüd ad çà avant :
A ore plus n'i aprendras
Devant içoe que revendras.
O or venis ci carnalment,
Tost revendras spiritalment.
Or t'en reva, ci revendras,

Le juise ci atendras.
1800. De cez peres en fai porter
A enseignes de conforter. »
Puis que out ço dist, il en alat,
Enseignes de paraïs portat.
Brandans de Deu cunget ad pris
E as chers sainz de paraïs.
Li juvenceals les en cunduit.
Desqu'en la nef sunt entret tuit,
Puis ad sur eals seignacle fait.
Mult tost unt sus lur sigle trait.
1810. Iloec remist lur hostes pius,
Quar paraïs fud sis dreiz fius;
E cil s'en vunt haitement.
Nen unt d'orez retenement,
En treis meis sunt en Irlande
Par la vertud de Deu grande.
La nuvele va par païs
Que venuz est de paraïs.
Ne sunt haitet sul li parent,
Ainz sunt trestuz comunement.

1820. Sur tuz sunt lied li chere frere
De ço qu'or unt lur dulz pere;
Suvent lur dist cum unt erret,
U furent bien enserret;
E si lur dist cum prest truvat
Quanque busuign à Deu ruvat,
E l'un e l'el trestut lur dist
Cum il truvat ço que il quist.
Li plusurs d'els ensaintirent
Par la vertud qu'en lui virent.
1830. Tant cum Brandans el secle fud,
A mulz valut par Deu vertud.
Quant vint al tens que il finat,
Ralat ù Deus lui destinat;
El regne Deu, ù alat-il,
Par lui en vunt plusur que mil.

EXPLICIT VITA SANCTI BRANDANI.

OBSERVATIONS

SUR LE TEXTE

Copié il y a bien longtemps en vue d'une publication dont nous avons été détourné par d'autres soins, ou, à mieux dire, par d'autres devoirs, le texte que nous avons achevé d'imprimer, a bien été mis sous presse muni de notre visa, mais sans qu'il nous fût possible de collationner les épreuves sur le manuscrit du Musée Britannique. De retour à Londres, nous nous sommes cru obligé en conscience de reviser notre travail et celui de l'imprimeur, et de corriger les imperfections que l'un ou l'autre peuvent présenter.

P. 1, v. 6. — Pour la mesure, trop souvent violée par le vieux trouvère ou par son copiste, il semble qu'il vaudrait mieux lire *qu'iert*.

— v. 7. — Au lieu de *Salvet*, lisez *Saluet*.

P. 2, v. 25. — Il semble que le ms. porte *Od Deu.*

— v. 33. — Lisez *mult i vindrent.*

P. 3, v. 38. — A la place d'*est,* mieux vaudrait *ert.*

— v. 41. — Lisez *rustes.*

P. 4, v. 55. — On peut lire aussi *nepurtant.*

— v. 68. — *Ici?*

— v. 94. — On peut également lire *cisle.*

P. 5, v. 95. — Le *c* ou le *t* étant indistincts dans les anciens mss., on peut substituer *cel* à *tel.*

P. 6, v. 100. — Peut-être faut-il lire *l'oidie.*

— v. 115. — L'apostrophe doit être transposée ainsi : *qu'es.*

P. 7, v. 123. — Lire *esliz.*

— v. 138. — Changez le second mot en *ureisuns.*

P. 8, v. 157. — Substituez *grant* à *grand.*

P. 10, v. 201. — *Li.*

P. 11, v. 204. — *Dunc?*

— v. 209. — Lire *veil.*

— v. 215. — Mieux vaudrait *ne s'en feignent.*

— v. 221. — *Dunc s'e[s]maient?*

P. 13, v. 255. — Lisez *l'air.*

— v. 264. — Le ms. porte *rocheit.*

P. 14, v. 283. — Lisez *soens.*

P. 17, v. 329. — *Seignurs, vus.*

— v. 331. — Lire *cunrei.*

— v. 339. — *Dist.*

P. 18, v. 352. — Lisez *prenget.*

— v. 368. — *En cel leiu?*

P. 19, v. 372. — *Que il eirent?*

— v. 385. — Peut-être *metent.*

— v. 388. — *A chescune.*

P. 20, v. 392. — Lire *terȝ di.*

— v. 395. — *Il nus est douȝ e prus.*

P. 21, v. 416. — *Quanque*

— v. 422. — Lisez *n'i.*

— v. 426. — Lisez *i fras.*

P. 23, v. 457. — Lire *luigneit.* Le point et le guillemet doivent être remontés au vers précédent, qui termine le discours de saint Brandan.

P. 28, v. 564. — Accent aigu sur *abés.*

— v. 568. — Lirons-nous *l'enguage?*

— v. 575. — Le ms. porte *qui,* à traduire sans doute par *qu'i,* pour *qu'il.*

— v. 576. — *Mais nepurtant?* Même question concernant le vers 628, p. 31.

— v. 577. — *E ad?*

P. 30, v. 603. — Lisez *periseint.*

— v. 622. — Terminez ce vers par une virgule.

P. 31, v. 637. — Lisez *ad os.*

P. 32, v. 646. — Lisez *sedeillus.*

— v. 664. — Il est presque inutile de faire observer qu'il faut lire *seigne.*

P. 33, v. 673. — Lisez *suth.*

P. 34, v. 688. — Lire *moine.*

P. 35, v. 707. — Lisez *verseilant,* comme au vers suivant.

P. 36, v. 743. — Vers défectueux. Lisez: *De Deus nus vient, el ne savum,* et terminez par une virgule.

P. 36, v. 748. — Il semble qu'il faille lire *uvrer*.

P. 37, v. 755. — Lisez *lavum*, sans apostrophe.

— v. 765. — Lire *ousum*.

P. 38, v. 775. — Remplacez le point d'interrogation par un point et virgule.

P. 39, v. 797. — Lisez *Que là les ad*.

— v. 808. — Lire *alelet?*

— v. 814. — *B. priout pur*.

— v. 829. — Peut-être *apareilez*.

— v. 830. — *Funt la ceine*.

P. 42, v. 854. — Enlevez les crochets, le mot *fin* étant dans le ms.

— v. 860. — *Ci streit*.

— v. 864. — *Ne dutez rien*.

P. 44, v. 902. — Lisez *grant*.

— v. 928. — *A. beste veient*.

P. 46, v. 941. — *Q. cum espiz*.

— v. 951. — Peut-être *meilez*

— v. 954. — Lisez *averer*.

P. 47, v. 963. — Lire *qu'i*.

— v. 976. — Peut-être *puroc*.

P. 48, v. 997. — *A. de teus*.

P. 52, v. 1070. — *Desqu'ès nues*.

P. 54, v. 1109. — Le ms. semble porter *ampose*.

— v. 1110. — Lisez *un[t] or*.

P. 55, v. 1144. — Le dernier mot a deux *m*.

— v. 1147. — Au contraire *boffs* n'a qu'une seule *f*.

P. 56, v. 1148. — *Halcet-la sus?*

P. 56, v. 1154. — Lirons-nous *enprent* en un seul mot?

— v. 1159. — Une virgule ferait bien à la fin de ce vers.

— v. 1164. — Même observation.

P. 57, v. 1176. — *Antre tristur?*

— v. 1177. — *De tant?* Le passage entier est fort obscur.

— v. 1188. — *Vindrent-i tost.*

P. 58, v. 1197. — Lisez *l'ourent.*

P. 59, v. 1220. — *Vindrent-i là?*

P. 60, v. 1241. — Il est bien évident que *estel* pour *estet* est une faute d'impression.

P. 62, v. 1278. — Lisez *celet.*

P. 64, v. 1322. — Le ms. porte *qliu as tu,* ce qui, traduit par *qué liu as-tu,* présente un sens.

— v. 1323. — Lisez *ù en vas-tu?*

P. 65, v. 1356. — Le ms. porte *encroenz.*

— v. 1357. — *Turni tant tost,* ms.

P. 66, v. 1371. — *U li perilz mi?*

P. 67, v. 1384. 1385. — Lisez :

Ne n'est marbres nuls itant durs,
Ne fust remis, ne fust mis surs.

— v. 1387. — Le ms. porte *poit.*

— v. 1389. — *Ai tut.*

— v. 1390. — *Puis al jusdi.*

— v. 1394. — *Tant i ai?*

— v. 1397. — On lit *me sente* au ms.

P. 68, v. 1411. — Le ms. porte *qiure.*

— v. 1415. — Terminez ce vers par une virgule.

— v. 1420. — *Puurs i vent itant.*

P. 69, v. 1431. — *Vneueis*, ms.

P. 70, v. 1443. — Lisez *Que*.

— v. 1454. — Lire *vis*.

P. 71, v. 1463. — *De si grande*.

— v. 1464. — *Cum apremout?*

— v. 1471. — Lisez *jusdi*.

P. 72, v. 1495. — Dans le ms., deux points souscrits annulent l'avant-dernier mot : lisez donc *al un*.

— v. 1499. — Lisez *terce*.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE XXe JOUR DE DÉCEMBRE

de l'année MDCCCLXXVII

POUR A. CLAUDIN, ÉDITEUR

EN L'IMPRIMERIE DE C. MOTTEROZ

Rue du Dragon, n° 31

A PARIS

VTAM IMPENDERE LIBRIS
A Ω

3 2044 038 416 178

1 2 3 4 [redacted]

Call Number

BRENDAN, Saint. Legend.
AUTHOR
Les voyages merveilleux
TITLE

BRENDAN, Saint. Legend. Y71
Les voyages merveilleux B837vo
de Saint Brandan, ... 1878